

nicolas**deschamps**

sous les murs



NOUVELLE



Sous les murs

nicolas deschamps

sous les murs
nouvelle



© Nicolas Deschamps, 2017
www.nicolasdeschamps.fr
contact@nicolasdeschamps.fr

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

sous les murs

Avant-propos

Cette nouvelle était initialement imaginée pour répondre à un concours de nouvelles policières sur le thème « *La pièce cachée... et autres lieux secrets* ». Dépassant largement la limite de longueur imposée par le concours, elle n'y participera pas.

Je laisse donc le lecteur seul juge du respect du thème.

Bonne lecture.

1

Pour la première fois, je pénétrai dans l'enceinte d'une prison. La lourde porte se referma derrière moi dans un bruit assourdissant provoqué par la rencontre du métal et du béton. Pendant quelques secondes le fer continua à vibrer faisant résonner une note dans l'air, comme pour sonner le glas d'une vie d'homme libre. J'imaginai que c'était ce qu'ils ressentent tous en entrant ici.

2

Nous avions tout pour être heureux, ma femme Élodie et moi. Enfin, je dis ma femme mais nous n'étions pas mariés, seulement pacsés. Élodie avait vingt-neuf ans et moi j'en avais trente et un. J'étais électricien, je travaillais pour le compte d'un constructeur qui fabriquait des maisons en série. J'avais l'ambition de me mettre à mon compte, un jour. Élodie était secrétaire médicale.

Cette année, deux bonheurs arrivaient ensemble : notre premier bébé et une maison bien à nous.

Pour le premier, ou devrais-je dire la première, les choses se passaient parfaitement. D'après le gynécologue elle grandissait normalement dans le ventre de sa maman. Son poids et sa taille suivaient les courbes théoriques, son cœur battait au bon rythme et en cherchant bien à coups de sonar, on trouvait tous les organes à leur place. Élodie n'était pas malade et, je l'en remercie, elle m'épargnait les envies soudaines de fraises en pleine nuit d'hiver.

Pour le second, il en allait de même. Nous habitons dans un appartement à l'ouest de Saint-Nazaire et nous venons d'acheter notre maison. Pour cela, nous avons bénéficié d'une aide non négligeable. La maison que nous venons d'acquérir était celle des parents d'Élodie, celle qu'ils avaient fait construire et dans laquelle ils avaient toujours vécu.

Il y a quelques mois ils étaient tombés sous le charme d'une villa à vendre à Saint Marc. Une demeure assez ancienne mais avec un beau jardin et la vue sur la mer. Comme ils savaient que

nous cherchions une maison, ils avaient décidé de l'acheter et de nous vendre, à prix très raisonnable, celle dans laquelle était née Élodie. Et quand je dis qu'elle y était née c'était bien au sens premier du terme puisque sa mère, prise de court, avait accouché dans sa chambre. Heureusement, mon beau-père, médecin généraliste de profession, avait pu faire le nécessaire.

Pourquoi nous avoir proposé ce marché ? Pour passer une retraite paisible ? Je me le demandais encore.

Bref. Ça faisait deux mois qu'ils avaient déménagé et, avant de nous installer, j'avais l'intention de faire quelques travaux pour moderniser la maison qui datait des années quatre-vingt. Je passais donc mes soirées et mes week-ends à enlever la tapisserie et la moquette, à carreler, à peindre ou à refaire l'électricité.

J'avais une deadline à respecter : l'arrivée du bébé.

À trois semaines du déménagement, je commençais les finitions, ma partie préférée. Élodie, qui venait de temps en temps faire une visite du chantier, était ravie du résultat et me pardonnait du coup d'y passer des heures et des heures. Tout se présentait au mieux.

Un soir, après avoir bricolé dans la cuisine, je descendis au sous-sol pour estimer le temps de travail à consacrer à sa remise en état. Mes beaux-parents s'en servaient de débarras et ils y avaient laissé pas mal de choses pensant qu'elles nous seraient utiles mais dont je comptais bien me séparer. J'avais l'idée de faire de cet espace un petit endroit cosy avec des lumières tamisées, un bar, deux canapés. Pas question de garder toutes ces cochonneries.

Tandis que je pesais les meubles abandonnés et que je réfléchissais au moyen de les remonter dans l'escalier, une planche glissée derrière une vieille armoire attira mon regard. Exactement la planche dont j'avais besoin pour fermer sous l'escalier.

J'essayai de bouger le meuble placé devant elle mais comme

il était trop lourd il fallut d'abord que je le vide de tout son contenu. Il y avait à l'intérieur de quoi tenir un vide grenier pendant trois jours : des lampes de chevet dont l'abat-jour était cassé mais que l'on gardait au cas où, une vieille balance en métal accompagnée de tous ses poids en laiton, allant d'un gramme à un kilo, tout un tas de vieilleries du même genre et pour alourdir encore plus l'armoire, le fond était recouvert des annuaires jaunes et blancs de Loire-Atlantique de 1987 à 1999.

Quand le ventre du meuble fut vide, il me fut beaucoup plus facile de le déplacer. En essayant de prendre la planche, je m'aperçus qu'elle était fixée au mur. Pourquoi l'avait-on attachée ? Était-ce parce que le mur était abîmé en dessous ?

Parfois je ne comprenais pas ce que faisait mon beau-père. Il lui arrivait d'avoir des lubies soudaines et il se lançait dans des travaux dont l'intérêt n'était pas aussi évident pour nous que pour lui. Je dis nous car sa femme et sa fille partageaient mon point de vue sur ce sujet. Une fois qu'on le savait, on n'en tenait plus compte et on le laissait faire. De toute façon, inutile de tenter de le convaincre, il était trop têtue.

Curieux, je tapai un petit coup sur la planche pour deviner ce qu'il y avait derrière. À ma grande surprise, cela résonna.

Comme s'il y avait un trou dans le mur.

Comme si cette planche cachait quelque chose.

Je m'apprêtais à passer un pied de biche pour faire sauter les clous qui la maintenaient contre le mur lorsque trois coups frappèrent à la porte d'entrée. Je reconnus aussitôt la façon de cogner. Je lâchai mon pied de biche et remontai en m'essuyant les mains dans un chiffon que je gardais toujours dans ma poche arrière.

Comme je m'y attendais, je découvris derrière la porte Dominique Gaudin, dit Dodogo, le voisin qui avait pris l'habitude de venir m'apporter une bière de temps à autre. L'homme, petit, avait 62 ans. Son ventre débordait sur sa ceinture et ses yeux étaient malicieux. Toutes les

caractéristiques d'un bon vivant. C'était un jeune retraité, ami de longue date de mes beaux-parents. Il était bavard. Trop. À chaque fois il me ressassait qu'il avait connu ma femme quand elle portait des couches-culottes ou qu'il avait lui même fait sa maison. Il était gentil mais me faisait parfois perdre de longues heures. Pourtant je ne pouvais pas lui en vouloir. Il avait toujours l'outil qui me manquait ou un bras à m'offrir pour décharger la remorque. Je ne pouvais pas le chasser quand il venait me voir avec une 1664. Il en profitait au passage pour satisfaire sa curiosité et constater l'avancée des travaux. Forcément, il avait toujours un conseil à me donner, un moi-je-l'aurais-pas-fait-comme-ça.

Ce soir-là encore, il resta une bonne heure à parler de tout et de rien et quand il rentra dans ses foyers, l'heure à laquelle j'avais promis de rentrer était déjà dépassée. Pourtant, je ne pus résister à l'envie de retourner au sous-sol.

Reprenant le pied de biche, je fis sauter les clous qui maintenaient la planche. Lorsque celle-ci tomba, je découvris qu'elle cachait une porte, que je poussai. Je découvris une pièce derrière. Je récupérai ma lampe d'atelier et l'amenai jusqu'à l'obscurité. La lumière se répandit et révéla une pièce d'une douzaine de mètres carrés, totalement vide, avec, aux murs, la même vieille tapisserie que celle utilisée dans le séjour avant que je ne la remplace. Une légère odeur d'humidité et de moisissure flottait dans l'air, malgré cela je ne pus retenir un sourire. Je savais exactement ce que j'allais faire de ce nouvel espace inattendu que l'on m'offrait.

Minuit approchait et Élodie devait s'inquiéter. Il était temps de rentrer. En remontant dans le séjour, j'ajoutai un nouvel élément à ma liste des choses à faire dans la maison. J'étais excité comme un enfant qui découvre un cadeau qu'il a oublié de déballer à Noël.

Mon projet de réhabilitation du sous-sol était déjà très séduisant. Avec cette salle en plus j'allais réaliser mon rêve.

— Tu as vu l'heure qu'il est ? me demanda Élodie endormie lorsque je me glissai dans le lit.

— Oui, excuse-moi chérie. Je voulais terminer ce que j'avais à faire.

— Dis plutôt que tu as bu un coup avec Dodogo ? Tu sens la bière.

— Oui, c'est vrai qu'il est venu, mais ce n'est pas pour ça que j'ai traîné. Enfin si, mais pas que. Tu ne devineras jamais ce que j'ai découvert !

— Quoi ?

— Au sous-sol, derrière la grande armoire, tu sais celle que tes parents avaient récupérée de ton arrière-grand-mère ?

— Mmmm... Je sens que ça va être passionnant.

— Si, si, attend, tu ne vas pas le croire. Bon, derrière cette armoire il y avait une planche que je voulais utiliser pour fermer sous l'escalier, tu sais là où je veux mettre ma cave à vin.

— Abrège s'il te plaît, j'ai envie de dormir.

— Oui, mais c'est important. Comme je voulais récupérer la planche j'ai bougé l'armoire, ce qui n'a pas été simple, car je ne sais pas si tu te souviens du bordel qu'il y a à l'intérieur. Mais bref. Une fois l'armoire décalée, je me suis rendu compte que la planche était fixée au mur. J'ai trouvé cela étrange. C'est bizarre, non ?

— Oui, non, j'en sais rien, avec mon père je n'essaye plus de comprendre de toute façon.

— Ouais, c'est sûr mais bon, tu ne devineras jamais ce que j'ai découvert derrière ?

— Tu vas me le dire.

— J'ai décroché la planche et figure-toi qu'elle cachait... Une autre pièce !

— Une pièce ?

— Une autre partie du sous-sol de la taille d'une chambre.

Élodie resta muette plusieurs secondes.

— Mais il y avait quoi dedans ?

— Rien, elle était vide.

— C'est bizarre. Pourquoi ils ont condamné cette pièce ? Ils ne m'en ont jamais parlé.

— Je ne sais pas. En tout cas moi je sais ce que je vais en faire.

— Ah oui, d'accord, je te vois venir, dit-elle en souriant.

— Avoue, c'est le destin qui m'offre ce petit plaisir. Je n'aurais pas à toucher aux chambres des enfants. Ils pourront rester jusqu'à leurs trente ans chez papa-maman.

— Tu as de la chance !

— Ce sont tes parents qu'il faudra remercier !

Quelle chance cette pièce cachée ! J'allais pouvoir m'offrir la cerise sur le gâteau, ce qui manquait à cette maison et sur lequel je pensais devoir faire une croix : ma salle de cinéma.

— OK, dit Élodie, va pour la salle de cinéma mais tu finis le reste avant !

— Oui, bien sûr ! J'ai quasiment terminé de toute façon !

Nous nous embrassâmes longuement.

— Et puis, dis-je, tu ne seras pas contre te faire un petit film de temps en temps ?

— C'est pas faux !

Le lendemain, un vendredi, je terminai ma journée de bonne heure et me rendis aussitôt à la maison. J'avais hâte de retourner au sous-sol pour lister tout ce que j'allais faire dans cette nouvelle pièce.

La nuit précédente, tandis que je tournais dans le lit pour essayer de trouver le sommeil, mon cerveau avait pris un peu d'avance et imaginé quelques aménagements, repensant par la même occasion tout le sous-sol pour le rendre homogène. Bientôt les premières questions étaient apparues et je ressentais

une grande frustration à ne pouvoir y répondre dans l'immédiat. Comment aérer la pièce ? Où pourrais-je mettre l'armoire technique contenant le matériel ? Aurais-je assez de recul pour le vidéoprojecteur ?

J'imaginai déjà le sous-sol comme le hall d'accueil d'un cinéma. On garderait le bar et les canapés. On ajouterait une petite machine à pop-corn, des affiches de films aux murs éclairées par des leds. Je voyais bien une petite enseigne rouge « On Air » au-dessus de la porte qui s'allumerait quand un film serait en cours, pour être sûr de ne pas être dérangé.

Un mètre et un bloc-notes dans la poche, je retournai dans la pièce et commençai mes mesures. En me débrouillant bien je pouvais mettre deux rangées de quatre sièges tout en ayant assez de recul pour avoir un écran de trois mètres de large. Au fond, je pouvais ajouter une cloison pour séparer la salle du matériel et ainsi ne pas être gêné par les ventilateurs bruyants.

Une fois que les questions de la nuit eurent trouvé réponse, que l'euphorie du projet fut retombée, je m'attardai sur l'état général de la pièce : l'état du sol, des murs, l'humidité. Je savais que j'allais tout isoler aussi bien thermiquement que phoniquement mais je devais savoir ce qu'il y avait en dessous. Il n'y a rien de pire que de cacher la pourriture sous des murs sains. Elle finit toujours par remonter.

J'ignorais, au moment où je commençai à décoller la tapisserie, la nature de la moisissure que j'allais découvrir.

3

En tirant sur le papier peint qui se décolla assez facilement, je mis à nu le mur de plâtre. Celui-ci était en bon état. L'isolation devait être correcte derrière. Pourtant je fis un pas en arrière, pour prendre du recul sur ce que je voyais. Je ramassai la lampe posée à terre et la dirigeai vers la partie du mur déshabillée.

Comme des tatouages que l'on découvre sous une chemise, je pus lire sur le mur des mots inscrits à la main. Certains étaient même gravés dans le plâtre.

Ce n'était pas tant le fait qu'on ait écrit sur les murs qui m'inquiétait. J'aurais pu trouver une date sous la tapisserie révélant le jour durant lequel avait été posé le papier peint comme on peut le faire sur un mur sale que l'on nettoie à haute pression. Je n'aurais pas été étonné. Mais là, non.

Il y avait une phrase : « Aidez moi, je ne veux pas mou... ». Le reste était caché sous la tapisserie.

Je m'empressai de décoller un autre bout pour faire apparaître d'autres mots, d'autres plaintes, d'autres appels à l'aide, d'autres bouteilles à la mer. Et des bâtons. Des bâtons à n'en plus finir. Des groupes de quatre bâtons barrés par un cinquième. Des tas de groupe de cinq bâtons. Et un prénom : Valérie.

Plus j'arrachais le papier, plus le calvaire d'une prisonnière prenait vie sous mes yeux et plus la peur envahissait mes tripes, serrait mon estomac et faisait trembler mes jambes. Tant de questions se bouscuaient dans ma tête. De quoi venait-on

d'hériter ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Qui était-elle ? Et surtout : pourquoi j'avais bougé cette putain d'armoire ? Dans quelle merde je venais de nous faire plonger ma femme, ma fille et moi ?

Je m'arrêtai quand tout un côté fut découvert et m'essayai par terre. Je ne pouvais pas décrocher mon regard du mur, hypnotisé comme on peut l'être devant une toile de maître, même laide et répugnante. Sans savoir pourquoi, je me mis à pleurer. J'ignorais ce qui était la source de mes larmes, je savais juste que c'était un sentiment égoïste car je ne ressentais pas de pitié pour celle qui avait dû souffrir ici même. Non pas que sa situation ne me touchât pas. Non. C'était simplement que je pensais à moi d'abord. Je pensais à ce que je devais faire, à ce que je devais dire ou ne pas dire. Tant d'inconnues qui s'entrechoquaient dans ma tête et qui me faisaient pleurer.

Après quelques minutes, je décidai d'abandonner cette pièce dans laquelle je ne pourrai jamais regarder de film et je remontai dans le séjour. La pièce de vie, pourtant fraîchement refaite, me dégoûtait aussi.

Il était dix-neuf heures. Je n'avais pas envie de rester ici et je n'avais pas envie de rentrer chez moi non plus. Je ne me sentais pas prêt à affronter Élodie. Je sentais que mon visage était marqué par cette terrifiante découverte et que j'aurai du mal à le cacher. Je ne voulais pas de question. Il fallait que je prenne l'air.

En sortant de la maison, Dodogo qui était dans son jardin me fit un salut de la main. Je lui fis comprendre, en tapotant sur ma montre, que j'étais pressé et que je n'avais pas le temps de venir prendre un verre. Je démarrai rapidement et pris la direction de la mer.

Trois minutes plus tard, je me garai sur le parking qui bordait la plage de Porcé puis je m'engageai à pied sur le chemin côtier qui dominait l'océan. J'avais besoin d'air frais.

Je marchai pendant trente minutes jusqu'au fort de l'Eve

puis je m'assis sur un banc. La marche avait le pouvoir de me faire réfléchir, de m'apporter les bonnes idées et les bonnes réponses. D'habitude. Cette fois-ci le problème ne trouvait pas de solution. Que devais-je faire ? Je ne pouvais pas en parler à Élodie. Le faire c'était fissurer la petite coquille de bonheur qui nous entourait. Elle était si heureuse d'être bientôt maman. Elle répétait à longueur de journée qu'elle vivait les plus beaux instants de sa vie et j'étais ravi d'y contribuer. Je ne pouvais pas lui dire. Elle plaçait ses parents sur un piédestal. S'ils en tombaient c'était Élodie qui allait être couverte d'ecchymoses. Je ne pouvais pas lui infliger cela.

Je contemplai l'océan, son immensité bleue, linéaire, uniforme, sans vague et je l'écoutai. Il me conseilla de faire au plus simple. Ne rien dire et comprendre d'abord ce qui s'était passé dans ce sous-sol. Après on verrait. Chaque chose en son temps, sembla-t-il me murmurer.

Quand la décision fut actée dans mon cerveau je pris le chemin côtier en sens inverse et rentrai chez moi. Élodie m'attendait pour dîner. Elle avait préparé des croque-monsieur, plat que j'adorais mais que j'avais du mal à avaler ce soir. En observatrice attentive, elle nota mon petit appétit et me le fit remarquer.

— Eh ben, tu n'as pas faim ? D'habitude tu les dévores !

— Je suis un peu fatigué, dis-je, je ne me sens pas en pleine forme ce soir.

— Tu as attrapé un coup de froid ? Je te dis de te couvrir quand tu bricoles, c'est pas l'été encore !

— Je me couvre, ne t'inquiète pas. Ça doit être le manque de sommeil cumulé.

— Ben, demain matin profite pour dormir. Ça ne sert à rien que tu ailles à la maison pour une heure. Si mes parents viennent pour midi, tu n'auras le temps de ne rien faire. Fais donc une grasse matinée, ton corps te remerciera.

— Tes parents ?

— Ben, ils viennent déjeuner. Je te l'ai dit mardi.

J'avais oublié ce repas. Élodie m'accusa, par un regard dont elle avait le secret, de ne pas l'écouter.

— Oui, oui, j'avais oublié.

Feignant toujours une grosse fatigue, je me couchai de bonne heure. L'esprit encombré j'oubliai d'embrasser ma compagne avant de me glisser sous la couette.

— Bah, bonne nuit quand même ! me fit-elle remarquer. J'ai le droit à un petit bisou ?

Je m'exécutai et, lorsque ma tête fut posée sur l'oreiller, je tentai d'oublier cette journée. Pourtant je n'y parvenais pas.

Élodie veilla tard devant une série américaine et je pus suivre de l'oreille les trois épisodes. Quinze minutes après avoir éteint la télévision, je l'entendis respirer fort. Je savais qu'elle était dans les bras de Morphée.

N'y tenant plus, je me glissai hors du lit et m'installai avec mon ordinateur dans le séjour. Je lançai une recherche sur Google : « Valérie Saint-Nazaire ». Les premiers résultats, extraits en grande partie du site des pages jaunes, affichaient des coordonnées de docteurs et d'avocates ; la page suivante présentait une série de profils Facebook ou copains d'avant. Des centaines de Valérie habitant ou ayant habité Saint-Nazaire. Rien d'intéressant. J'affinai ma recherche et ajoutai aux précédents termes le mot « disparition ». Les pages affichées correspondaient davantage à ce que je cherchais. Il y avait des articles de Ouest-France, de l'Écho de la presque-île, de 20 minutes et du Monde. Les premiers évoquaient l'affaire Troadec et ne prenaient pas en compte le prénom que j'avais demandé. En passant aux pages suivantes, j'arrivai sur des articles plus anciens et un nom revint souvent : Valérie Pelletier.

Je n'eus pas le temps de lire en détail ces papiers car j'entendis Élodie se lever. J'avais oublié que depuis quelques mois elle se levait toutes les quinze minutes pour vider sa vessie écrasée par un bébé. Je fermai en vitesse mon ordinateur.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda-t-elle.

— Euh... Je... J'ai pensé à un truc en dormant pour... Le certificat consuel, et il fallait que je vérifie.

— Mais chéri, ce n'est pas l'heure de faire ça ! Il faut que tu dormes.

— Oui, bien sûr.

— C'est toi qui m'as dit que tu étais fatigué. Dors !

Je retournai au lit. Élodie me rejoint une minute plus tard.

— Allez, me dit-elle en m'embrassant sur la joue, arrête de penser à la maison. Tout va bien se passer, il n'y a pas de raison. Je vois bien que ça te tracasse et ça aussi ça joue sur ta santé, davantage que tout l'effort physique fourni.

En m'enlaçant elle se colla à mon dos et je pus ressentir sous son ventre quelques coups de pied.

Sentir la main de ma femme sur ma joue et le pied de ma fille dans le dos provoqua un mélange de sentiments, de joie et de tristesse. Quel avenir allais-je pouvoir leur offrir maintenant ? Mes yeux se remplirent de larmes. Je fis attention à ne pas fermer les paupières pour qu'aucune goutte ne vienne s'écraser sur la main de ma femme.

Sans m'en rendre compte, le sommeil s'empara de moi et les rêves se peuplèrent de murs blessés, aux cicatrices profondes, implorant une aide que je ne pouvais leur apporter. Au contraire je leur soufflais de se taire pour ne pas réveiller une femme qui devait être la mienne.

Au réveil, j'avais la sensation d'une gueule de bois, comme si la chambre avait tourné autour de moi toute la nuit. Mon crâne était lourd et m'envoyait des décharges à chaque battement de cœur. J'avalai une aspirine discrètement avant de rejoindre Élodie dans le séjour. Elle était debout depuis un petit moment, le petit-déjeuner était prêt, je n'avais qu'à m'installer.

— Bonjour, dis-je un peu mollement.

— Coucou chéri, ça va mieux ?

Elle s'approcha de moi et m'embrassa. Malgré moi, je repoussai ce débordement d'affection. Je n'étais pas prêt à être enlacé et aimé. Je me sentais sale et nauséeux.

— Ça va.

— Oh là ! Monsieur est grognon. Je te rappelle que c'est moi qui suis enceinte. Les sauts d'humeur c'est pour moi normalement.

— Excuse-moi, je n'ai pas bien dormi.

— Moi non plus je n'ai pas bien dormi. Obligée de me lever toutes les heures c'est insupportable. Mais regarde, il fait beau et aujourd'hui tu vas te reposer. Tu ne vas pas à la maison aujourd'hui.

— De toute façon j'ai pas l'intention d'y aller, murmurai-je dans ma barbe.

— Quoi ?

— Je disais que tu avais raison et que ce n'était pas la peine que j'y aille aujourd'hui.

— Très bien. Allez, prends ton petit-dèj tranquillement. Tu vas profiter de ta matinée. Je te demanderai juste de me faire la salade de fruit pour ce midi, si tu veux bien.

— Oui, pas de problème.

— Tu n'oublieras pas de sortir du vin aussi ?

— Oui, oui.

Je terminai mon petit-déjeuner, préparai la salade de fruit comme demandée, sortis une bouteille de bordeaux et l'ouvris pour que le vin s'aère, puis je filai sous la douche. L'eau me sortit de mon état comateux. Je repris peu à peu mes esprits.

Tandis qu'Élodie s'affairait en cuisine, je m'assis sur notre lit et ouvris mon ordinateur sur mes genoux. Je repris ma recherche Google et retrouvai les articles qui m'avaient interpellé et que je n'avais pas eu le temps de lire.

Avant de cliquer sur le premier d'entre eux, je pris une grande inspiration comme pour me préparer à une épreuve

difficile.

L'article était court mais résumait parfaitement les événements. Je ne pris pas la peine de cliquer sur les articles suivants mais je changeai les termes de ma recherche : « Disparition Valérie Pelletier ». Cette fois les résultats étaient beaucoup plus pertinents et je reçus une claque lorsqu'ils s'affichèrent.

En plus de lister les nombreuses pages traitant de l'affaire Valérie Pelletier, Google présentait une liste d'images correspondant à ma recherche, la plupart étant, je le supposais, le portrait de la jeune Valérie. La première demi-seconde où je fus confronté à ce portrait me laissa une impression de familiarité. J'avais la sensation de reconnaître cette jeune fille. Mais cet étrange ressenti disparut aussitôt. Je la découvrais à présent d'un œil neuf. Elle prenait ses propres caractéristiques et ses singularités et perdait petit à petit toute ressemblance avec quelqu'un que j'aurai pu connaître.

Je commençai la lecture des articles et découvris une affaire dont je n'avais jamais entendu parler. Il faut dire qu'elle remontait à 1987, je n'avais alors qu'un an et mes parents ne vivaient pas encore à Saint-Nazaire.

C'était une histoire simple par les faits, qui s'ajoutait à la longue liste de faits divers similaires, ceux qui ne trouvaient leur place qu'en bas à droite de la vingt-troisième page d'un journal.

En 1987, Valérie Pelletier, une adolescente de seize ans avait disparu et l'on ignorait, aujourd'hui encore, s'il s'agissait d'une fugue, d'un accident ou d'un enlèvement. On n'avait jamais retrouvé la jeune fille. Serait-elle partie à l'autre bout du pays ? Se serait-elle jetée dans la Loire ? Les journalistes, relayant les mots du procureur, expliquaient au conditionnel, que la jeune fille traversait une crise profonde, qu'elle était en conflit perpétuel avec ses parents, particulièrement avec sa mère et que la fugue ou le suicide semblait être l'hypothèse la plus probable.

En remontant dans la chronologie de l'enquête, je me rendis compte que finalement tout n'avait été que supposition et que l'effort judiciaire s'était porté avant tout sur Annie et Michel Pelletier, les parents de Valérie et les principaux suspects.

J'arrêtai là mes recherches. Se pouvait-il que Valérie Pelletier fût enlevée par mes beaux-parents et enfermée dans cette pièce du sous-sol ? Était-ce cette jeune fille, dont le visage se répétait dans cinq vignettes sur mon écran d'ordinateur, qui avait gravé son prénom dans le plâtre que j'avais mis à jour ?

J'entendis Élodie venir jusqu'à la chambre. Je fermai le navigateur internet et mon ordinateur. Elle apparut dans le cadre de la porte et me demanda sur un ton solennel, comme si j'allais devoir prendre une grande décision :

— Je mets quelle nappe ?

Un flash, une apparition. Comme une image subliminale.

— Putain, dis-je sans pouvoir retenir le mot qui sortait de ma bouche.

Je restai figé une demi-seconde en voyant ma compagne. Dans un éclair j'avais vu Valérie Pelletier dans les yeux d'Élodie. Et je comprenais que c'était Élodie que j'avais vue dans les yeux de Valérie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda Élodie inquiète.

— Euh... Non, non, rien... Je pensais à quelque chose de... Pas important.

— Excuse-moi de te le dire mais tu es bizarre en ce moment. Bon, je mets quelle nappe ? La bleue ou la rouge ?

J'avais envie de lui dire que je m'en foutais de sa nappe mais je retins cela dans une grande inspiration.

— Je m'en tape. Rouge.

— Ouh là ! Pardon de t'avoir dérangé, je vois que tu es très occupé.

Elle disparut en refermant la porte d'une manière à me montrer son agacement. Je repris mon ordinateur et retournai dans les archives de l'affaire. J'avais besoin d'une date que je

trouvai sans difficulté.

Je fis un rapide calcul dans ma tête et quand j'obtins le résultat j'attrapai l'un des oreillers pour étouffer un cri de rage.

Je me défoulai sur le matelas à coups de poing. Il fallait que j'extériorise en silence.

J'avais envie de vomir sur cette famille répugnante. Mais Élodie, elle, n'y était pour rien. Je l'aimais et j'aimais l'enfant qu'elle portait, notre enfant. Fallait-il lui dire que notre maison, notre belle maison bien à nous, comme elle disait, était pourrie de l'intérieur ? Devait-elle porter ce fardeau avec moi ?

Je relus à plusieurs reprises la date affichée sur mon ordinateur. Pour être sûr. Pour me raccrocher à une petite erreur de calcul. Mais non, je ne me trompais pas.

23 mars 1987. La date à laquelle avait disparu Valérie.

Ma femme était née le 17 février 1988. Dans la maison familiale.

4

Mes beaux-parents, toujours ponctuels, sonnèrent à midi précis à l'interphone de l'immeuble. Élodie les accueillit puis elle m'appela au cas où je ne les avais pas entendus. Bien évidemment, je n'avais pas envie de sortir de ma chambre. Je digérais mal mon petit-déjeuner.

— Chéri ? Tu m'entends ? Papa et Maman sont arrivés.

Je ne pouvais pas tirer sur la corde plus longtemps sans que cela paraisse suspect.

— Je ne sais pas ce qu'il a, il est grognon depuis hier soir, confia Élodie à ses parents.

— J'arrive, criai-je pour interrompre ces petites confidences que je ne souhaitais pas partager avec le reste de la famille.

Je rejoignis la famille Launay dans le salon et j'embrassai Françoise puis Alain. Françoise était une petite femme frêle de soixante-sept ans, toujours chic, un peu BCBG sur les bords. Elle laissait ses cheveux perdre leur couleur mais cela ne la vieillissait pas car sa coupe au carré était moderne. Pour être toujours au top elle se rendait chaque vendredi chez le coiffeur.

Alain faisait la même taille que moi, un mètre soixante-quinze environ mais il avait quelques kilos de plus. Il profitait des dons de cuisinière de sa femme et n'hésitait pas à accompagner les plats d'un bon bourgogne, vin de sa région natale. Il pratiquait un peu de sport, notamment la randonnée, mais cela ne suffisait pas à affiner sa silhouette. D'ailleurs il ne cherchait pas à maigrir. Il trouvait que son embonpoint lui donnait un air jovial et sympathique. Son crâne était dégarni, ses

yeux en amande étaient toujours mi-clos derrière ses lunettes à la monture très fine. Souvent, il baissait la tête et nous regardait par-dessus ses verres, avec cette attitude de toujours douter des dires de son interlocuteur.

— Eh ben alors mon gars, c'est pas la forme ? me demandait-il en me tapant sur l'épaule.

— Un petit coup de mou.

— Tu aurais dû me le dire j'aurais apporté le nécessaire.

— Ne vous inquiétez pas, ça va aller.

C'était parfois utile d'avoir un beau-père médecin, pour une prescription rapide ou pour un certificat d'aptitude. Le problème c'était qu'il avait toujours besoin de vous ausculter comme s'il était indispensable à votre bonne santé. Surtout depuis qu'il était à la retraite.

Auparavant, il tenait un cabinet, ouvert en 1971, dans le bourg de Saint-Marc-sur-Mer. En 1975, il épousa sa secrétaire, Françoise, et ils travaillèrent ensemble jusqu'en 2014, date à laquelle ils vendirent le cabinet. C'était un médecin réputé, apprécié par ses patients, respecté par ses collègues. Il savait trouver le mot juste pour rassurer un malade inquiet ou parfois brusquer pour remettre sur pied un patient qui se laissait aller. Certains, des saisonniers, profitaient de leurs vacances à Saint-Marc pour venir faire un check complet chez Alain Launay ; ils avaient davantage confiance en lui qu'en leur médecin habituel.

Personne ne pouvait remettre en cause l'intégrité morale de cet homme. Pas même moi. En le regardant s'asseoir dans le canapé, auprès de sa femme, j'essayai de le transformer en bourreau, en geôlier ou en assassin, sans y parvenir. Je ne devinai aucune trace de sadisme derrière ses yeux malins.

Connaissait-il Valérie Pelletier avant ? Était-ce une de ses patientes ? Comment s'y était-il pris pour l'emmener dans son sous-sol ? Où était-elle désormais ? Dans le jardin ? Dans son beau jardin au gazon impeccable ?

— Jérémie ?

Élodie me ramena dans le monde réel.

— Oui ! Excuse-moi ?

— Tu peux servir l'apéritif, s'il te plaît.

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Avec le premier verre nous trinquâmes au bébé puis le second fut pour la maison.

— Alors comment avancent les travaux ? me demanda Alain.

— Ça avance bien, dis-je.

— Dis plutôt que tu es très content, insista Élodie.

— Ah, pourquoi ça ? demanda Françoise.

— Eh bien il va pouvoir faire sa salle de cinéma !

Je retins ma respiration. Je voulais fuir. La bombe était posée, le minuteur était déclenché, elle n'avait plus qu'à exploser. Il ne fallait pas rester dans les parages si l'on ne souhaitait pas être atteint par la déflagration.

Mais je ne pouvais pas bouger, j'étais prisonnier, menotté à mon rôle de presque mari, de presque gendre, de presque père de famille.

— Comment ça ? demanda Alain.

Je me tournai vers Élodie pour ne pas affronter leurs regards.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait une pièce cachée dans le sous-sol, dit Élodie le plus innocemment du monde.

Il y eut d'abord un silence. Du coin de l'œil je vis Alain et Françoise échanger un regard. Puis Alain intervint rapidement en bafouillant.

— Euh... Qu'est-ce que... De quelle pièce tu parles ?

— Explique-leur chéri, après tout moi je ne l'ai pas encore vue.

Les regards se tournèrent vers moi.

— Oui, dis-je en essayant de passer l'événement pour une anecdote, je voulais récupérer la planche qui se trouvait derrière la vieille armoire, celle de votre grand-mère Françoise. Et je me suis rendu compte qu'elle cachait une autre pièce.

— Ah ! Celle-là, dit Alain en surjouant.

— Pourquoi tu l'as condamnée papa ?

— Vous n'êtes pas entré dedans, j'espère, dit Alain en me fixant par-dessus ses lunettes. Vous êtes entré dedans ?

— Non, non, j'ai juste jeté un œil, il était tard, je n'ai pas pris le temps de l'inspecter.

— N'y allez pas, hein ! Si je l'ai condamnée, c'est parce qu'elle n'était pas saine. J'avais remarqué des fissures aux murs. Élodie et ses copains jouaient parfois au sous-sol. Je ne voulais pas qu'ils y aillent.

— À première vue, elle semblait en bon état.

— Jérémey, intervint Françoise sur un ton ferme. On ne plaisante pas.

— Chéri, si papa dit que c'est dangereux, je suis désolé pour toi mais il est hors de question que tu fasses ta salle de cinéma dedans.

— Oui, oui.

J'aurai pu en rester là, dire que j'allais remettre cette foutue planche, que j'allais refermer la boîte de Pandore, mettre un mouchoir sur ces choses qui devaient rester cachées. Mais non. Au lieu de cela une phrase est sortie de ma bouche, une phrase pour les faire douter, une phrase pour ne pas les faire gagner, une phrase pour qu'ils dorment mal ce soir.

— Il y a peut-être moyen de la consolider. Ce serait dommage de ne pas profiter de cette pièce.

J'avais dit cette phrase en les regardant, sans les défier pour ne pas éveiller les soupçons mais au contraire pour paraître totalement naïf. Je profitais de ce moment où leurs visages se crispèrent et qu'ils essayèrent de le masquer par un sourire trop étiré.

— Sois prudent quand même, dit Alain avant de vider d'une traite son martini.

Je laissai la peur envahir leur esprit et puis je désamorçai la bombe en prenant la main d'Élodie.

— Rassurez-vous, je ne prendrai aucun risque. Je ne vais pas rester fixé sur cette idée de salle de cinéma si c'est trop dangereux. Et puis si cela ne se fait pas, tant pis, j'attendrai que les enfants partent pour transformer l'une de leur chambre. En attendant je regarderai les films dans le salon.

Élodie approuva cette sage décision par un grand sourire.

— On passe à table, dit-elle.

Le repas se déroula dans une ambiance particulière où chacun avait hâte qu'il se termine et où tout le monde faisait semblant d'apprécier l'instant. Seule Élodie restait elle-même, elle faisait une bonne partie de la conversation et la relançait quand elle s'éteignait.

À plusieurs reprises Élodie disparut dans la cuisine me laissant seul avec mes beaux-parents. Même en temps normal, je détestais ces moments. Là, le malaise était palpable. Soit nous poursuivions la discussion lancée par Élodie et dans ce cas tout se passait bien, soit nous baignions dans un silence profond, en apnée, en attendant qu'Élodie refasse surface pour reprendre notre respiration. Au moment du dessert, tandis que nous attendions en silence tous les trois, Alain se pencha vers moi.

— Jérémy, je ne rigole pas avec cette histoire de sous-sol. Ne fais pas le con, hein, tu vas avoir une gosse bientôt.

— On ne voudrait pas qu'il t'arrive quelque chose dans la maison que nous vous avons laissée, ajouta Françoise.

— Ne vous inquiétez pas, je ne prendrai aucun risque.

Élodie amena le dessert et le repas s'acheva sans que le sujet soit à nouveau abordé. À quinze heures, Alain et Françoise nous quittèrent et je fus à la fois soulagé de ne plus avoir à les affronter de face et inquiet de ce qu'ils allaient se dire une fois dans leur voiture. Se doutaient-ils de quelque chose quant à ce que je savais et ce que j'ignorais ? Qu'allaient-ils comploter ? Je sentais une épée de Damoclès se dresser au-dessus de ma tête.

Nous terminâmes l'après-midi par une petite sieste sur le balcon, au soleil, puis par une promenade le long de la Courance. Je restai silencieux, Élodie ne parla pas beaucoup non plus. M'en voulait-elle toujours d'être un peu distant depuis la veille ? Qu'est-ce que je pouvais faire pour elle ? Comment résoudre ce problème sans que nous y laissions des bouts de nous ?

C'est le soir, une fois couchés, tous les deux avec notre roman dans la main, elle lisant le Goncourt de Leïla Slimani et moi le dernier John Grisham, que je tentai une sortie de crise.

— Tu sais, je me demande parfois si on a eu une bonne idée de reprendre la maison de tes parents.

Elle laissa tomber ses bras et son livre sur ses genoux et se tourna vers moi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que toute notre vie on va leur être redevable, qu'on va toujours devoir expliquer pourquoi on change ci, pourquoi on refait cela.

— Ça te prend comme ça, cette idée ?

— Non, mais j'y pense et je me dis qu'on devrait peut-être revendre la maison. Avec les travaux que j'ai faits elle aura sûrement pris de la valeur et on pourrait s'en acheter une autre.

— Mais, tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Oui, je sais ça peut paraître étrange et ce n'est pas dans mes habitudes de revenir en arrière mais je voulais t'en faire part.

— C'est pour ça que tu es bizarre depuis hier soir ? C'est parce que tu voulais me dire ça ? Ou c'est à cause de cette histoire de sous-sol ?

— Non, non. Mais peut-être qu'inconsciemment ça me trottait dans la tête aussi.

— Je ne comprends pas. Je vais accoucher dans trois semaines, peut-être même avant et toi tu veux laisser de côté la maison qu'on a préparée pour l'arrivée du bébé et tout

recommencer. Mais on fait quoi en attendant ? Tu sais bien qu'ici c'est trop petit.

— On s'était dit qu'on pouvait tenir ici quelques jours.

— Oui, quelques jours mais pas des mois. Il est hors de question qu'on reste ici plusieurs mois. Je ne tiens pas à ce que le lit de ma fille soit dans notre chambre jusqu'à ses six mois.

— Non, bien sûr, mais je ne vais pas jusque-là.

— Bah, excuse-moi, mais le temps de vendre la maison et d'en trouver une autre, il te faudra bien six mois. On a la chance d'avoir une maison assez grande pour un prix qui entre dans notre budget, je ne comprends pas ce qu'on peut demander de plus.

— C'est juste l'envie d'être totalement libre, d'avoir la sensation que nous nous sommes construits par nous-même, que nous ne devons rien à personne.

— Mmmm ! C'est ta fierté qui en prend un coup, en fait. C'est ça ? Mets-la au placard quelque temps, tu t'y feras et tu finiras par l'accepter.

— Non, ce n'est pas ma fierté. Tu dis n'importe quoi !

— C'est moi qui dis n'importe quoi ? C'est la meilleure ! T'es en train de me dire qu'on arrête les projets qu'on était en train de construire, qu'on casse tout et on recommence, et c'est moi qui dis n'importe quoi ? Non mais arrête, c'est bon !

— Je ne dis pas n'importe quoi, je m'exprime. Tu me dis tout le temps que je ne parle pas assez, qu'il faut que je dise ce que j'ai à dire, et le jour où je le fais tu me renvoies sur les roses en me disant que je dis n'importe quoi.

Je fis une petite pause dans mon explication pour la laisser cogiter.

— Je pose mes réflexions sur la table, je ne dis pas qu'on est obligé de le faire.

— Oui, bah, quand tu as une idée en tête en général, tu ne l'as pas ailleurs.

— Non, c'est pas vrai, je suis prêt à entendre tes arguments.

— Mais je n'ai pas d'arguments, tu me balances ça comme ça entre deux pages de ton livre. Qu'est-ce que tu veux que je réponde à ça ?

Elle plaça son marque-page à l'endroit où j'avais interrompu sa lecture, ferma brutalement son livre et le posa sur sa table de nuit.

— Allez, c'est bon, j'arrête la conversation, c'est inutile de continuer, dit-elle en se laissant glisser dans le lit et en enfouissant sa tête dans son oreiller.

— Super, dis-je. Ce n'est pas comme ça qu'on va régler le problème. Bonne nuit, alors.

Elle se redressa.

— Si tu en as marre des travaux, tu t'arrêtes et on terminera une fois que j'aurai accouché. De toute façon c'est que du détail maintenant, ça ne nous empêche pas d'y vivre.

— Mais ce n'est pas ça...

— Bonne nuit, conclut-elle.

Le silence m'enveloppa. Je ne voulais pas éteindre. Je savais que les pensées sombres allaient venir avec l'obscurité. Un peu comme lorsque l'on est ivre, quand on se retrouve allongé dans le noir, que tout se met à tourner et que la nausée s'empare de nous.

La nuit allait être mauvaise. J'espérais que celle de Françoise et Alain le serait tout autant.

5

La nuit fut mauvaise. Et les nuits suivantes aussi. Élodie me faisait la gueule et je ne faisais rien pour arranger les choses. Je n'y arrivais pas.

Plusieurs fois j'avais pensé partir. Loin. Pas en me jetant du pont de Saint-Nazaire ou en avalant des cachetons, je n'en avais pas le courage. Non, juste partir à l'autre bout du pays, voire de l'Europe. Disparaître. Comme un lâche, oui, on pouvait le dire.

Seulement, Élodie portait en elle ce qui me retenait ici. J'en voulais presque à cette enfant. Sans elle nous n'aurions pas eu besoin de déménager, mes beaux-parents ne se seraient pas arrêtés devant cette villa à vendre et ils ne nous auraient jamais proposé ce deal. Sans elle, ils seraient restés dans leur maison jusqu'à la fin de leurs jours et auraient emmené leur secret au fond de leur tombe.

Pourquoi était-elle arrivée maintenant ? Nous avions décidé, Élodie et moi, de laisser faire le hasard. Nous n'étions pas pressés d'avoir un bébé mais, comme nous étions matériellement en mesure de l'accueillir, Élodie stoppa la pilule. Il viendrait quand il viendrait, disions-nous. Et elle était venue. Très vite. Trop vite ?

Les choses n'apparaissaient pas toujours sous la même couleur selon l'angle, le jour et l'heure auxquels on les regardait. Je me rappelais alors qu'il y a trois jours je considérais ce bébé comme un immense bonheur à venir et cette maison comme une chance. Avec une salle de cinéma. Le rêve. Du rêve au cauchemar, il n'y avait que quelques heures. Que

quelques pas. L'épaisseur d'une tapisserie.

Comme je ne pouvais pas faire porter la responsabilité sur une petite fille qui n'était pas encore née, je déversais, intérieurement, mon flot de haine sur Alain et Françoise.

Jamais auparavant je n'avais ressenti autant d'hostilité envers un être humain. Il m'était déjà arrivé d'éprouver de la colère envers un chef tyrannique ou un client irrespectueux. Dans ces moments je souhaitais les humilier, les mettre face à leur comportement, leur dire mes quatre vérités. Au pire, je voulais qu'ils échouent dans leur projet, que la vie se retourne contre eux. Mais jamais je n'ai souhaité leur faire de mal, les voir souffrir physiquement ou les voir mourir. C'était ce que je désirais pour mes beaux-parents. Dans mon esprit habitué à poser les choses, à réfléchir avant d'agir, tout m'interdisait de penser ainsi. Mais c'était plus fort que moi. Je supposai que c'était ce qu'on appelait une idée fixe.

Je suis retourné chaque soir suivant à la maison, comme je le faisais depuis des semaines, pour montrer à Élodie que notre projet tenait toujours, que je prenais en compte son avis.

Je continuai les travaux restants dans la salle de bains du rez-de-chaussée : interrupteur, luminaire, etc.

Je ne redescendis pas au sous-sol. Rien que de voir la porte qui y menait me donnait la nausée. J'entendais Valérie crier, exactement comme elle criait dans mes cauchemars. Elle me suppliait de l'aider et moi, comme toujours, je la faisais taire. J'étais complice de ses bourreaux. Certaines nuits, je la tuais moi-même juste pour ne plus l'entendre.

Quand ces pensées refaisaient surface et que je sentais son fantôme dans la maison, je m'empressais d'ouvrir ma boîte à outils et de me mettre au travail.

Avant, je travaillais en musique. J'avais un petit poste radio recouvert de plâtre qui ne me quittait jamais et qui diffusait la musique du matin jusqu'au soir. En général, à la mi-journée je changeais de station radio parce que les chansons tournaient en

boucle. Désormais, le petit poste radio restait muet. Je n'étais plus capable d'entendre une mélodie. Même un air mélancolique qui accompagnait autrefois mes dimanches soir ne trouvait plus grâce à mes yeux. J'étais incapable de trouver le son qui se marierait avec mon état d'esprit du moment. Et même si je l'avais trouvé, un censeur caché au fond de moi m'aurait interdit de l'écouter. Comme si tout ce qui était vivant devait m'être confisqué. Et qu'y avait-il de plus vivant que la musique ?

Quand la nuit tombait, la maison silencieuse s'effaçait et il ne subsistait qu'une faible lueur dans la pièce où je bricolais. Je n'avais plus la force de rendre cette demeure lumineuse et attachante. Je voulais que de l'extérieur elle ressemble à ce qu'elle était vraiment : une tombe.

Un soir, aux alentours de dix heures, alors que j'étais plongé dans la pénombre, j'entendis trois coups frappés à la porte. J'imaginai Dodogo avec deux bières à la main. Ça faisait plusieurs jours que je ne l'avais pas vu. Était-ce parce que la maison était toujours plongée dans l'obscurité qu'il n'osait pas venir me voir ? En vérité, je n'avais pas très envie de boire un coup avec lui mais pouvais-je y échapper ?

J'eus du mal à retenir un cri d'effroi en ouvrant la porte. Mon cœur s'emballa et je suffoquai.

Ce n'était pas mon voisin mais Alain qui se tenait devant moi.

— Faudrait que tu branches ta sonnette, dit-il gaiement.

— Alain ? Qu'est-ce qui vous amène ? Il ne doit pas être loin de dix heures.

Il s'avança sans attendre la permission d'entrer et m'embrassa.

— Je rentrais d'une réunion et j'ai vu que ta voiture était encore là, alors je me suis dit que j'allais venir voir comment tu t'en sortais de tous tes travaux. Tu travailles dans le noir ?

— J'allais partir, en fait.

— Ah !

Il resta immobile deux secondes et je compris qu'il souhaitait me dire quelque chose.

— Tiens, j'y pense, tu as refermé la pièce au sous-sol ? Je serai curieux de voir dans quel état elle est.

— Euh... Non, c'est pas possible... Pour l'instant je l'ai condamnée.

— Ah... C'est bien, c'est une bonne chose. Du coup tu laisses tomber ton projet de salle de cinéma ? Pourquoi ? Tu as constaté des dégâts ? Tu as vu quelque chose ?

— Non, je n'ai pas regardé mais c'est pas une priorité pour l'instant.

— Mmmm... Je comprends. Ah, oui ! Autre chose, si tu veux bien me laisser une petite minute, je voudrais aller chercher quelque chose que j'avais laissé en bas.

Je l'interrompis aussitôt dans sa tentative de descendre à la cave.

— Non, excusez-moi Alain mais il faut vraiment que j'y aille. J'ai tout éteint et fermé. Et puis il y a Élodie qui m'attend. Elle ne se sentait pas bien, mentis-je.

— Ça me prendra qu'une seconde, insista-t-il en me poussant légèrement.

— Dites-moi ce que c'est, je vous l'amènerai demain.

Il ne m'écoutait plus.

— Alain, s'il vous plaît ! Votre fille m'attend.

Il s'approcha de moi, baissa la tête et me fixa par-dessus ses lunettes. Un éclair jaillit de ses yeux.

— Dis donc, après ce qu'on a fait pour toi, tu peux bien me permettre d'aller chercher un outil que j'ai laissé dans *mon* ancienne maison.

La prudence aurait voulu que je baisse les yeux et que je trouve une autre excuse. Mais je ne voulais plus être prudent face à cet homme.

— Qu'est-ce que vous avez fait pour moi, Alain ? Qu'entendez-vous par là ?

— Allons, on te permet de t'offrir une belle maison à un prix plus que raisonnable.

— Je le sais ça. Vous me le rappelez chaque fois qu'on se voit. Mais n'êtes-vous pas content que la maison reste dans la famille ?

Hein connard, tu es bien content que ce ne soit pas un autre type que moi qui ai arraché ce putain de papier peint. Tu serais déjà sous les verrous à cette heure-ci.

Il fallut que je serre les lèvres solidement pour ne pas expulser ces derniers mots. Alain, n'eut pas le temps de répondre car nous entendîmes un tintement de verre derrière nous.

— J'ai vu les deux voitures, dit Dodogo tout sourire avec trois bières en main, alors je me suis permis d'apporter une petite mousse.

Il venait de sonner la fin du match. Alain reprit son attitude habituelle de bon vivant qui n'en refuse jamais une. Il salua d'une accolade son ancien voisin et ami.

— Je suis désolé Dodo, dis-je, mais il faut vraiment que j'y aille. Élodie m'attend.

Je pris mes clés, poussai tout ce petit monde dehors et refermai derrière moi.

— Désolé de vous mettre à la porte ! Alain, de quoi aviez-vous besoin en bas ? Je vous le ramène demain soir.

Bien sûr comme il n'avait besoin de rien, il prit quelques secondes pour réfléchir. J'imaginai bien ce qui se passait dans sa tête. Il essayait de se rappeler quel outil il avait pu laisser dans son sous-sol et qui était susceptible d'avoir une importance pour lui.

— Euh... Il doit y avoir une paire de serre-joints que j'aimerais récupérer.

— OK. Je vous les apporterai.

Je montai dans ma voiture et démarrai.

— Allez ! Bonne nuit à tous les deux, dis-je par la fenêtre

tandis qu'ils partaient boire leur bière chez Dodogo.

Le lendemain, comme convenu, en prenant sur moi, je retournai au sous-sol pour essayer de trouver lesdits serre-joints. Je fouillai le capharnaüm – auquel j'avais contribué en vidant la vieille armoire – pour mettre la main dessus.

À chaque fois que je passais à côté, mon regard se détournait de la porte, celle qui menait dans *la pièce*. Pourtant, elle m'appelait. Comme une petite voix qui m'intimait l'ordre de l'ouvrir pour conjurer la douleur. Retourner dedans pour revenir à la réalité, persuadé qu'au fil des jours et des nuits mon esprit avait amplifié la chose. Prendre la mesure de toutes ces années écoulées depuis le crime et essayer de faire table rase du passé.

J'abandonnai ma recherche momentanément et poussai la porte. Éclairant le mur nu, je retrouvai ses cicatrices et ses tatouages. Non, je n'avais rien grossi. Ce que je voyais en rêve correspondait exactement à ces marques. Avec quoi avait-elle gravé le plâtre ? Un petit caillou ? Ses ongles ? Avec quoi avait-elle écrit ?

Je ne pouvais rester plus longtemps. Toutefois, retrouvant mes esprits, je sortis mon mètre et pris les mesures de la pièce. Bientôt Alain viendrait lui rendre visite ; je n'allais pas réussir à lui fournir des excuses indéfiniment. Et puis, même si j'évitais au maximum ce sujet avec elle, Élodie aussi voudrait bientôt voir cette partie de la maison. Je devais faire comme si j'avais décidé d'installer ma salle de cinéma. J'allais donc recouvrir les murs d'un isolant phonique et thermique et dire que je n'avais pas touché à la tapisserie. Je devais le faire avant le déménagement. Cela me laissait dix jours.

Quelques minutes plus tard, je trouvai les serre-joints et roulai jusqu'à la maison de mes beaux-parents qui ne se situait qu'à 1 500 mètres de là.

Françoise me reçut et Alain arriva ensuite. Il

s'enthousiasma, un peu trop, de retrouver ses serre-joints et tenta, dans une excuse sans queue ni tête, de m'expliquer pourquoi il était fondamental qu'il les récupère au plus vite. Je souris cordialement et, alors que je m'apprêtais à repartir, Françoise tendit son bras devant moi pour me retenir.

— Tu vas bien prendre un verre avant de nous quitter ?

Au ton qu'elle avait utilisé je compris que je ne pouvais pas refuser. Je me tournai vers Alain.

— Pour m'excuser pour hier soir, dit-il. Je me suis un peu emporté alors que tu voulais simplement rentrer chez toi.

Il m'invita à m'asseoir dans le salon et ouvrit son meuble à apéritif.

— Allez, tiens, pour me faire pardonner, je te propose un petit Knockando.

Je restai abasourdi par ce choix. Pourquoi m'offrait-il son whisky dix-huit ans d'âge qu'il ne sortait que pour les très grandes occasions ? Je n'avais eu le droit d'en boire qu'une seule fois, le jour où nous leur avions annoncé qu'Élodie était enceinte. Juste un doigt. Souhaitait-il m'acheter ? Allait-il me poser la question taboue : « as-tu découvert quelque chose dans le sous-sol ? ».

Il prit son temps pour servir les deux verres. Je ne le voyais pas faire, il me tournait le dos. À ce moment, je pris conscience d'une nouvelle réalité dans mon existence. Des personnes avaient des intérêts à me faire taire et, désormais, j'allais vivre en état d'alerte, sans cesse rongé par le doute, le soupçon, la crainte envahissante qu'on veuille s'en prendre à moi.

Les objets qui pouvaient se transformer en arme étaient nombreux dans une maison.

Comme ce verre qu'Alain posa devant moi en souriant. En trinquant, je me rappelai les origines de ce geste. À l'époque des chevaliers, on choquait les deux verres suffisamment fort pour que le liquide d'un verre tombe dans l'autre. On évitait ainsi de se faire empoisonner ou alors on mourrait à deux. Il n'en était

plus de même de nos jours. Nos verres se heurtèrent en toute légèreté et chacun conserva son breuvage. Avec appréhension, je le portai à ma bouche et bus une gorgée. Il était bon. Foutrement bon. Si Alain avait ajouté quelque chose, cela n'altérerait pas la boisson originale.

Il est médecin, il sait ce qu'il fait, me dit une petite voix avec un rire satanique.

Je finis mon verre et priai pour ne pas m'effondrer. Alain, bientôt rejoint par Françoise me parlait de la pluie et du beau temps. Je ne l'écoutais pas.

J'essayais de résoudre une nouvelle équation.

Eux ou moi.

6

On m'avait laissé la vie sauve. Cette fois-ci.

Les jours suivants furent très occupés par la préparation du déménagement. Comme je n'avais pas de temps libre, je ne pouvais pas ruminer mes idées noires. Et le soir, épuisé d'avoir porté des cartons, je m'endormais sans demander mon reste.

Était-ce parce que, justement, je contenais tout cela en moi que j'éprouvais de plus en plus le besoin de parler ? Je n'arrivais plus à garder ce secret. Mais à qui le dire sans provoquer un tsunami ? Pas Élodie, évidemment. Pas à mes beaux-parents, double évidemment. Pas à la police, bien sûr. Je ne voyais qu'une seule personne à même d'entendre ce que j'avais à dire. Une seule personne qui pourrait m'aider à faire un choix.

Après les allers-retours entre notre actuel et notre futur logement, je trouvai quelques minutes pour parcourir internet à la recherche de mon confident. Quand enfin je découvris qu'il était encore vivant et qu'il habitait l'Immaculée, une commune collée à Saint-Nazaire, je pris une demi-journée pour aller me confier. Bien entendu je n'en dis pas un mot à Élodie.

La maison, une demeure très modeste avec un rez-de-chaussée et un étage était, vue de l'extérieur, mal entretenue. L'allée qui menait du portillon jusqu'à la porte d'entrée peinait à trouver son chemin au milieu des herbes hautes, des pissenlits et des marguerites. En m'approchant de la boîte aux lettres je confirmai que je me trouvais à la bonne adresse.

La sonnette du portail ne fonctionnait pas. J'entrai donc et frappai trois coups à la porte d'entrée. À l'intérieur, un chien,

que j’imaginai petit, aboya. Une voix le fit taire et j’entendis des pas traînants approcher de la porte. La porte s’entrebâilla et une vieille femme passa un œil. Je savais qu’elle avait soixante-dix ans mais elle en paraissait quatre-vingt. Son visage hâlé par le soleil ou par l’excès d’alcool et de cigarettes était ridé de haut en bas. Ses cheveux, blonds d’origine, étaient ternes et mal arrangés. Une vieille femme qui se négligeait.

À ses pieds, le chien sortait la truffe pour me renifler.

— C’est pourquoi ?

Elle avait la voix de Jeanne Moreau.

— Madame Pelletier ? Annie Pelletier ?

— C’est moi.

— Bonjour, je m’appelle Jérémy Prevost. Je voudrais vous parler.

— Si c’est pour me vendre des cochonneries, je n’en veux pas, merci.

— Non, non, je n’ai rien à vous vendre.

— Alors vous vous faites passer pour un de ces gars de l’EDF qui vient soi-disant contrôler mon installation et en profite pour vider mes tiroirs ?

— Non, je suis un homme honnête. Je veux juste vous parler.

— Vous voulez me parler de quoi, alors ?

— Puis-je entrer d’abord.

— Non.

Elle referma la porte. Elle ne manquait pas de caractère et je comprenais sa méfiance. On voyait tellement de personnes de son âge tomber dans les pièges tendus par de faux policiers, de faux agents EDF, qu’elle avait raison de ne pas ouvrir la porte au premier venu.

Je tentai à nouveau ma chance en frappant trois coups.

— Dites-moi ce que vous voulez, me dit-elle en ouvrant la porte. Je verrais après si je vous ouvre ou pas.

Je m’approchai et murmurai :

— Je veux vous parler de Valérie.

— Pourquoi ? C'est vous qui l'avez enlevé ?

Je haussai les épaules pour lui signifier que sa réflexion était absurde.

— J'avais un an à l'époque.

— Alors quoi ? Vous voulez encore remuer toute cette merde ? Vous n'êtes pas journaliste au moins ?

— Non. Je ne suis ni journaliste, ni policier, ni personne qui a travaillé sur cette affaire. Mais... Je sais qui a enlevé votre fille.

— Qui ?

D'un léger mouvement de tête je lui fis comprendre que j'en avais assez donné et qu'il était temps qu'elle me fasse confiance.

— Ouvrez-moi, s'il vous plaît.

Elle me fixa pendant plusieurs secondes puis ferma la porte. Je l'entendis décrocher l'entrebâilleur puis la porte s'ouvrit en grand.

— Lézard, va te coucher ! ordonna-t-elle à son chien.

Le westie obéit aussitôt à sa maîtresse et disparut au fond du couloir.

— Entrez ! Tenez, venez par ici.

Elle m'emmena dans sa minuscule salle à manger et m'installa sur l'une des quatre chaises qui entouraient une table ronde.

— Est-ce que vous voulez un café ?

— Non, merci, ne vous cassez pas.

— Il est déjà fait.

— Alors oui, je veux bien.

Elle m'abandonna un instant.

La tapisserie, les napperons et la moquette dataient des années quatre-vingt. La décoration ressemblait à celle de ma maison avant que je ne fasse les travaux. Annie Pelletier faisait partie de cette génération qui cumulait les bibelots, ces choses

que l'on ne voyait plus de nos jours : une assiette peinte à la main posée sur son présentoir, deux amoureux en porcelaine qui s'embrassaient sous les yeux d'un chien en fil de fer. Comment faisait-on la poussière dans ces conditions ?

Elle revint avec un plateau portant une cafetière, deux tasses, les soucoupes qui allaient avec, un sucrier, deux petites cuillères et une bouteille de lait. Elle fit le service, me proposa du lait et du sucre, je pris le sucre, elle prit le lait. Elle alluma une cigarette.

— Vous connaissez le Docteur Alain Launay, demandai-je.

— Oui, c'était mon médecin quand on habitait à Saint-Marc. Pourquoi ?

— C'est mon beau-père. Enfin, c'est le père de ma compagne.

— D'accord, dit-elle comme si tout s'expliquait.

Je lui résumai l'appartement, le bébé à venir, la villa en bord de mer, la proposition de mes beaux-parents. À plusieurs reprises elle m'interrompit pour me demander le rapport avec sa fille. Je lui disais de patienter, qu'elle allait bientôt comprendre et qu'il était nécessaire de lui expliquer les circonstances.

Enfin j'en vins à ce soir où je découvris *la pièce*. Je pesai chaque mot pour essayer d'amener l'information doucement. Mais elle avait déjà compris et elle m'écoutait avec beaucoup de détachement, comme s'il ne s'agissait pas de sa fille. Il fallait croire que les années lui avaient fait prendre du recul.

— Sais-tu tout ce qu'on a dit sur moi à l'époque ?

Pour la première fois, elle me tutoyait.

— Que j'étais une mauvaise mère, que je battais ma fille. Qu'elle était partie à cause de moi. Je venais de perdre ma fille, mon bébé et tout le monde s'en prenaient à moi. C'est vrai qu'on s'engueulait, mais comme tout le monde s'engueule avec une adolescente, tu vois ?

— Je vois bien.

— Quelques mois plus tôt, c'était vers octobre 1986, je l'ai

puni parce qu'elle avait dû faire une connerie. Je lui ai interdit d'aller au cinéma voir Top Gun. Tu connais Top Gun ?

— Bien sûr.

— Les filles étaient folles de Tom Cruise, je savais que la punition serait efficace, que ça lui servirait de leçon. Au lieu de ça elle a fugué pendant deux jours.

— Ah...

— Du coup tout le monde me répétait qu'elle avait encore fugué, à cause de moi. Mais moi je savais qu'elle avait été enlevée.

Elle laissa un silence puis reprit.

— À force de hurler son innocence sans qu'on nous entende, on se tait. J'ai fini par croire qu'elle avait fugué et qu'un jour, prise de remords, elle viendrait sonner à ma porte.

— Je comprends.

— Tu viens me voir et tu m'apprends que j'avais raison. Qu'est-ce que cela change maintenant ? Il y a tellement d'années que je me suis faite à l'idée qu'elle ne rentrerait plus. Quand tu as frappé à ma porte, je ne me suis pas dit : tient c'est peut-être elle. J'ai pensé au facteur, à une voisine, mais pas à elle.

Elle s'arrêta et termina sa troisième tasse de café au lait.

— Pourquoi tu es venu me voir ?

— Parce que je ne sais pas quoi faire. J'avais besoin de confier mon problème à quelqu'un et je ne voyais personne d'autre que vous.

— Je crois qu'au fond de toi, tu sais ce que tu veux faire, sinon pourquoi serais-tu venu me voir moi ? Tu pouvais te confier à un prêtre. Il t'aurait écouté et il t'aurait guidé sur le chemin du pardon. Au lieu de ça, tu me choisis. Tu fais le choix de la personne qui a le plus envie de voir tes beaux-parents payer pour ce qu'ils ont fait. Mais n'attend pas de moi un conseil. Tu as ta vie à construire avec Élodie et votre futur bébé. Ce que je *veux* faire et ce que tu *peux* faire n'est pas compatible.

Elle se leva. Je compris qu'elle venait de conclure notre conversation. Je me levai et la remerciai pour le temps qu'elle m'avait accordé. En sortant, elle m'accompagna jusqu'au portillon et me montra la maison mitoyenne.

— Mon voisin est décédé il y a un mois.

Pourquoi me parlait-elle de son voisin ?

— Intoxication au monoxyde de carbone à cause d'une fuite sur sa chaudière. Y a des morts bêtes.

Elle me quitta sur ces mots, les laissant agir sur moi comme une drogue se diluant dans mes veines. Je fis un détour par le bord de mer. Je restai une bonne demi-heure assis sur un banc, contemplant la mer, laissant ma tête se vider de tout l'inutile. Je ne pensais pas, je me débarrassais du superflu, un peu comme lorsqu'on décide de ranger son bureau. Finalement on ne fait rien et pourtant on a la sensation d'avancer.

Je profitai du reste de l'après-midi pour poser mes panneaux de mousse phonique dans *la pièce*. Ma complicité dans le crime se renforçait à chaque fois que je camouflais la vérité sous une bande de mousse de 30 mm d'épaisseur.

Deux heures plus tard, la pièce ressemblait à une de ces valises remplie de mousse pour protéger du matériel fragile. Je jetai dans le fond d'un sac-poubelle la tapisserie que j'avais arrachée le premier jour et rentrai retrouver Élodie.

Quelque chose avait changé dans mon esprit. J'avais la sensation de prendre les choses en main, de cocher une à une les choses à faire pour arriver doucement au terme de mon projet. L'une des cases s'intitulait « Élodie ».

— Tu es déjà rentré ? me demanda-t-elle. Tu ne passais pas par la maison ce soir ?

— Non. Je prends une douche et je t'emmène au restaurant.

— Quoi ? Tu m'emmènes au resto ?

Je m'approchai d'elle et l'enveloppai de mes bras.

— Je voudrais me faire pardonner pour mon attitude de ces derniers jours. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Peut-être la peur de

changer de vie, celle de ne pas être un bon père.

— Mais arrête ! Tu feras un bon père.

— Tu es OK pour le resto ?

— Évidemment !

Nous passâmes une soirée qui ressembla à celles de nos débuts d'amoureux. Nous avions tous les deux envie de passer l'éponge sur cette dispute et nous mettions tout en œuvre pour satisfaire l'autre, répondant à ses moindres désirs, comme on le faisait autrefois pour se séduire.

Elle nous ramena à la maison parce que j'avais trop bu pour conduire et nous fîmes l'amour, intensément. Je devais la faire jouir au maximum, pour que ce moment de plaisir reste en elle.

Tandis que je reprenais mon souffle, la tête d'Élodie posée sur ma poitrine, je fus embarrassé par des pensées qui parcouraient mon cerveau et qui n'avaient pas leur place à cet instant.

Loin de ce moment érotique que nous venions de partager, je cochai mentalement, avec la sécheresse d'un huissier de justice, la case « Élodie » et passai déjà à la suivante : « Alain et Françoise ».

7

Je savais ce que je voulais faire. Je savais que je devais le faire avant le déménagement. Après ça deviendrait plus délicat. Là, j'avais encore l'excuse du bricolage dans la maison pour être seul. Il me restait deux jours. Jeudi soir ou vendredi soir.

Au fur et à mesure que l'échéance approchait, j'essayais de trouver la meilleure excuse pour la repousser. Peut-être que ce serait mieux après le déménagement. Peut-être que le meilleur moment serait... Peut-être que... Peut-être que...

Non. Il n'y avait pas de bon moment.

Quand arriva le jeudi soir, je quittai le chantier sur lequel je travaillais et je pris la route de la maison. En me garant, une voiture passa près de la mienne et, je crus voir, à son volant, Annie Pelletier. Oui. Une vieille AX rouge. Je me rappelais avoir vu la même près de chez elle.

Notre rencontre n'avait donc pas laissé la vieille totalement indifférente. Venait-elle voir à quoi ressemblait la maison ? Ou voulait-elle me voir moi ? Elle avait ralenti en passant devant la maison puis accéléré quelques mètres plus loin. Elle n'était pas là par hasard.

Cette irruption soudaine bouleversa mon planning. En tout cas, il me servit d'excuse pour ne pas agir le soir même.

Le lendemain, dernier jour précédant le déménagement, je répétais le même scénario, celui que je devais suivre à la lettre, celui que j'avais imaginé durant mes insomnies.

Cette fois-ci, l'AX ne vint pas me perturber. J'entrai dans la maison, fis un peu de rangement et passai un coup de balai en

attendant vingt et une heure trente. Élodie ne m'attendait pas pour dîner.

Je restai un moment assis par terre dans le séjour jusqu'à l'heure prévue. Quand enfin l'aiguille des minutes se posa sur le six, je pris une grande inspiration.

— Il faut le faire, dis-je tout haut. Pour Valérie. Pour toi.

Je sortis par l'arrière de la maison. Je ne voulais pas être vu par les voisins. Je savais que Dodogo avait souvent l'œil à sa fenêtre. Je franchis la haie et commençai à courir, en prenant l'allure d'un joggeur. Un kilomètre cinq cent. Je devais pouvoir le faire en huit minutes.

J'arrivai neuf minutes plus tard près de la villa de mes beaux-parents, essoufflé. Je franchis le mur du côté en prenant garde de ne pas être surpris. Il y avait de la lumière à l'étage. Comme prévu, la porte du garage était encore entrouverte. Alain avait l'habitude de ne la fermer qu'au moment de se coucher.

J'enfilai une paire de gants en latex et j'entrai à pas feutrés. Le silence régnait, je ne pouvais me permettre le moindre bruit. Au fond du garage une porte menait directement à la cuisine. Je savais qu'elle frottait contre le carrelage. On devait regarder cela ensemble, avec Alain. Je collai mon oreille. Personne de l'autre côté. Je la poussai doucement, la soulevant au maximum pour éviter ce bruit strident qu'on entend parfois quand un caillou se glisse sous une porte. Quand il y eut assez d'espace, je me glissai dans la cuisine et m'approchai de la chaudière, une vieille chaudière qu'ils devaient remplacer. Une chaudière qui pouvait être défaillante.

Avant de me lancer dans mon entreprise de sabotage, je consultai ma montre. Déjà dix-sept minutes que j'avais quitter mon domicile. Il fallait que je fasse vite.

J'essayai de situer, à l'oreille, Alain et Françoise. Plusieurs bruits me laissèrent penser que l'un d'entre eux était dans la salle de bains, à l'étage. Peut-être les deux. Je ne pouvais m'en assurer.

Prenant tous les risques je m'approchai de la chaudière, sortis le tournevis que j'avais en poche et commençai à desserrer la première des trois vis. Elle tomba rapidement dans ma main. J'enchaînai alors sur la seconde puis la troisième et retirai avec précaution le capot pour découvrir les entrailles de la machine. Elle était dans un mauvais état. Ça m'arrangeait.

Au moment où je posai délicatement le couvercle au sol, un téléphone portable abandonné sur la table sonna et me fit bondir. Je lâchai ce que j'avais dans les mains et attrapai le téléphone. Il indiquait « Élodie ». J'appuyai aussitôt sur le bouton qui coupait la sonnerie mais le mal était déjà fait. J'entendais Françoise descendre les escaliers. Elle accourait et n'allait pas tarder à découvrir sa chaudière désossée. Je replaçai le portable où je l'avais trouvé puis je me collai au mur de façon à ce qu'elle ne me voie pas en entrant dans la pièce.

Elle surgit soudain, en chemise de nuit, les cheveux mouillés, une brosse et un sèche-cheveux à la main. Elle les déposa sur la table et consulta son portable.

— C'était Élo, cria-t-elle.

Je m'approchai doucement derrière elle et l'empoignai de toutes mes forces, ma main droite recouvrant sa bouche et pinçant son nez. Elle essaya de se débattre, remuant des jambes, mais elle ne pouvait rivaliser contre moi. Je la plaquai contre le mur pour la maîtriser totalement.

Plus je la serrais et plus la colère montait en moi. Plutôt que de prendre conscience de ce que je faisais, plutôt que de me suggérer d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard, tout mon être m'encourageait à continuer, à ne pas lâcher. Je franchissais un point de non-retour. Je n'aurais jamais cru qu'il fut aussi facile de basculer.

Le téléphone de Françoise sonna à nouveau. J'espérai qu'Alain ne l'entendît pas.

Au même moment, le téléphone et Françoise se turent. Je relâchai mon étreinte et l'allongeai sur le sol. Je vérifiai le pouls

et je me surpris moi-même par ce geste professionnel qui était venu instinctivement.

Tuer était dans la nature humaine.

Françoise était morte. Je ne ressentis aucune émotion. Mon cerveau cocha la case « Françoise ». Et tout de suite j'envisageai la suivante. J'attrapai le sèche-cheveux et la brosse et montai jusqu'à la salle de bains. Comme je l'avais deviné, Alain était dans son bain. Je connaissais la disposition de la pièce. Je savais que je pouvais entrer sans qu'il me voie. La baignoire était en partie surmontée d'une vitre opaque.

Je posai la brosse par terre et préparai mon arme. Dans une main le sèche-cheveux, dans l'autre la prise électrique. Je retins ma respiration et entrai. Je fis deux pas puis je tendis le bras pour brancher l'appareil. Une nouvelle fois, le téléphone de Françoise sonna au rez-de-chaussée. Je profitai du bruit pour enfoncer la prise électrique.

— Mais pourquoi tu ne réponds pas ? cria Alain.

Je passai ma tête derrière la vitre. Alain sursauta en me voyant.

— Parce qu'elle ne peut plus, dis-je.

Aussitôt j'allumai le sèche-cheveux et le jetai dans le bain.

L'électrocution fut rapide et le disjoncteur différentiel, agissant un peu tard, coupa toutes les lumières.

Alain était mort. Je ne ressentais toujours rien.

J'analysai la situation et, guidé par une force que je ne connaissais pas, je décidai aussitôt des opérations à suivre. Jamais je n'avais été aussi efficace, aussi clairvoyant face à un problème aussi important. L'adrénaline, la pression nous faisait accomplir des choses exceptionnelles. En bien ou en mal.

Je descendis à la cuisine, pris Françoise dans mes bras pour l'amener dans la salle de bains. Tout en la maintenant, je la plaçai debout près de la baignoire puis je la fis basculer pour simuler une chute accidentelle. Sa tête heurta le mur de l'autre côté et les fesses tombèrent dans la baignoire. Je mis son bras

dans l'eau et approchai le sèche-cheveux de sa main.

L'accident bête : Françoise était tombée avec le sèche-cheveux dans la baignoire où son mari prenait son bain.

Je reculai de quelques pas pour examiner la scène. Elle paraissait totalement plausible. Je ramassai la brosse et la posai sur le lavabo. Dans la cuisine, je remis le capot et les vis de la chaudière. Je contrôlai une dernière fois que je n'avais rien oublié. Je remontai à l'étage, vérifiant chaque mètre carré.

Le téléphone de Françoise sonna à nouveau. Encore Élodie. Pourquoi insistait-elle ? Probablement avait-elle essayé de me joindre. J'avais laissé mon portable à la maison. La crainte qu'on puisse suivre a posteriori mon parcours grâce à lui.

Je sortis, franchis le mur et courus aussi vite que possible. La nuit tombait, les rues étaient désertes, le risque qu'on me reconnaisse était faible.

Il était vingt-deux heures dix quand enfin je me posai chez moi. En sueur, je me passai un coup d'eau sur le visage. Je jetai les gants au fond d'un sac-poubelle et consultai mon téléphone. Douze appels en absence d'Élodie. Et un message.

Elle était furieuse, me demandait où j'étais, s'inquiétait de ne pas réussir à joindre sa mère et surtout elle voulait que je rentre tout de suite car elle sentait des contractions.

Bon Dieu, les morts et les naissances tombaient toujours au mauvais moment.

8

Sans attendre plus longtemps, je récupérai mes affaires, bondis dans la voiture et rentrai à la maison.

— Mais où t'étais bordel ? hurla Élodie pliée en deux. Ça fait une heure que j'essaye de te joindre

— Excuse-moi, j'étais à la maison mais je n'ai pas entendu le téléphone, je ne l'avais pas à côté de moi.

— Mais tu savais que je pouvais t'appeler n'importe quand pour une urgence. La moindre des choses à faire c'est de garder son téléphone à côté de soi, merde. Aïe ! Bordel, ça fait mal.

— Qu'est-ce qu'on fait, je t'emmène à l'hôpital maintenant ?

Je savais depuis longtemps que j'allais être maladroite quand arriverait le jour J. J'avais du mal à savoir quel était mon rôle exactement. Qu'attendait Élodie de moi ? Est-ce que je devais me montrer prévenant au risque de l'agacer à vouloir sans cesse lui proposer mon aide, ou est-ce que je devais simplement attendre qu'elle me dise quoi faire ? Je ne me sentais pas capable de prendre une décision correcte. Encore moins ce soir où les questions se mélangeaient : où est le sac pour le séjour à l'hôpital ? Ai-je bien vérifié la position des pantoufles de Françoise ? À cette heure-ci, dois-je passer par les urgences ou aller directement au service maternité ? Avait-on pu me voir par la fenêtre de la salle de bains ?

— Oui, oui. J'ai compté un quart d'heure entre chaque contraction. On peut y aller.

— OK.

— Prends le sac rouge, tout est dedans.

À mon air perdu, Élodie comprit que je ne me souvenais plus dans quel endroit stratégique on l'avait placé.

— Dans le placard de l'entrée. Il n'a pas bougé depuis deux mois.

— Oui, je sais.

Un petit mensonge ne coûtait rien. Je n'étais plus à ça près.

Nous partîmes pour l'hôpital qui se trouvait à peine à cinq minutes et quinze minutes plus tard – en passant par les urgences – nous étions accueillis par une sage-femme qui installa Élodie dans une petite salle ne disposant que d'un lit.

— Je ne comprends pas pourquoi ma mère ne décroche pas !

— Tu as essayé le téléphone de ton père ?

— Oui, mais ça ne m'étonne pas qu'il ne réponde pas. Il ne l'a jamais avec lui.

— Peut-être qu'elle n'a plus de batterie et qu'elle ne s'en est pas aperçue.

— Non, je tomberais directement sur le répondeur.

— Elle l'a peut-être mis en silencieux sans faire attention.

— Ça m'inquiète quand même.

— Qu'est ce que tu veux qu'il leur soit arrivé ?

— Je ne sais pas. J'aimerais bien que maman soit là quand même.

Elle s'arrêta et respira profondément pour calmer la douleur qui montait.

Une autre femme entra dans la salle en poussant un moniteur. Elle installa l'engin près du lit, le brancha, posa quelques questions à Élodie tout en posant des électrodes sur son ventre.

Je profitai de ce moment où elle n'avait pas besoin de moi pour réfléchir à la situation. Quel était le meilleur moment pour lui annoncer que ses parents étaient... ? En fonction de cela, je devais définir la façon dont j'étais supposé découvrir leur accident. Avant ou après la naissance ? Le choc allait être

immense. Il me semblait qu'il valait mieux après pour qu'elle puisse se concentrer sur l'accouchement en premier lieu. Une fois que le bébé et elle seraient en sécurité, on pourrait lui dire. Le problème était qu'elle allait réclamer sa mère pour l'accouchement. Comment lui faire comprendre qu'elle devrait se passer d'elle ?

— Monsieur ?

L'infirmière vint interrompre mon raisonnement.

— Si vous avez besoin de m'appeler, vous appuyer sur ce petit bouton, me dit-elle en me montrant un bouton rouge sur le mur.

— D'accord !

— Je vous laisse une demi-heure, trois quarts d'heure, on va voir comment cela évolue. À tout à l'heure.

Nous devons attendre désormais.

— Ça va ? demandai-je à ma compagne.

— Oui. Dis, tu peux profiter de la demi-heure pour aller voir chez mes parents ?

— Maintenant ?

— Oui, tu en as pour vingt minutes, même pas.

— Mais... Et si tu accouches pendant ce temps-là ?

Elle rit.

— Non, ne t'inquiète pas, je ne pense pas que ce soit pour la prochaine demi-heure.

À bout d'argument, je ne trouvai rien d'autre à dire que :

— Bon... Ben OK, je vais aller voir. T'es sûr que ça ne te pose pas de problème de rester seule ici ?

— Non ! Je ne suis pas seule, je suis entourée du personnel médical. Et puis j'ai mon téléphone si besoin. Donne-moi le bouton d'urgence.

Je décrochai le bouton du mur, le posai près d'elle sur le lit puis je l'embrassai sur le front. Avant de partir, elle retint ma main.

— Eh ! Pas d'imprudence. Ça ne sert à rien d'aller vite sur la

route, je ne vais pas accoucher tout de suite. OK ?

— OK. T'inquiète.

Je souris en sortant, un sourire qui disparut dès que la porte fut refermée. Comment me sortir de cet enfer ? Réfléchis Jérémy, merde, réfléchis ! Fais comme si tu ne savais rien. Que ferais-tu ? Tu irais chercher ta belle-mère. OK. Donc c'est ce que tu dois faire. Fais comme si tu ne savais rien.

Je retournai à ma voiture. Avant de démarrer j'appelai le portable de ma belle-mère qui, évidemment, ne décrocha pas, puis celui de mon beau-père. Je suivais ma logique jusqu'au bout. Il était normal qu'avant d'aller chez eux j'essaye de les joindre une dernière fois.

Fais comme si tu ne savais rien.

Sept minutes plus tard, je me garais devant chez eux. Il était 23 h 32. Je sonnai au portail comme si je ne savais rien. Sans réponse, je passai par-dessus celui-ci et cognai à la porte comme si je ne savais rien. Je fis ensuite le tour de la maison puis découvris – comme si... – que la porte du garage était entrouverte. J'entrai.

— Alain ? Françoise ?

Petit à petit j'endossai le rôle du gendre parti à la recherche de ses beaux-parents. J'étais même convaincu que c'était la réalité. Je ressentais de la peur comme si j'ignorais ce que j'allais découvrir.

Je passai dans la cuisine, puis montai à l'étage et criai en poussant la porte de la salle de bains. Je ne jouais pas. J'avais effacé la soirée de ma tête et je découvrais, effaré, mes beaux-parents gisant dans la baignoire.

Allez, Jérémy, c'est maintenant que tout commence.

Qu'est-ce que j'étais supposé faire ? Appeler la police ? Mais non, réfléchis, c'est un accident. T'appelle qui quand il y a un accident ? Les pompiers, bien sûr.

Je composai le 18 sur mon téléphone, j'expliquai la situation à mon interlocutrice et donnai mon nom et l'adresse de la

maison. Une équipe devait arriver.

Effectivement, six minutes plus tard, j'entendis la sirène des pompiers. Entre-temps, j'avais trouvé la clé du portail et je l'avais ouvert pour qu'ils puissent entrer le camion.

J'emmenai les trois hommes jusqu'à la salle de bains. Ils ne purent que constater les décès.

À peine deux minutes plus tard, une voiture de police entra dans la cour. Je ne m'attendais pas à les voir arriver si vite. Mon cœur s'emballa. La situation décrite au téléphone éveillait-elle des soupçons ?

L'un des policiers vint à ma rencontre et me demanda de lui faire le récit des événements, ce que je fis, selon ma version, celle qui commençait à partir du moment où j'avais retrouvé Élodie.

— Écoutez, je ne sais pas quoi faire, dis-je, ma femme est en train d'accoucher. Je dois retourner auprès d'elle, à l'hôpital.

— Il y a des membres de la famille que l'on peut joindre ?

— Non, ma femme est fille unique.

Il prit mes coordonnées et m'autorisa à retourner auprès d'Élodie. Il me laisserait un message pour m'indiquer la suite de la procédure.

Je lui confiai les clés de la villa et sortis dans la rue où quelques voisins curieux sortaient la tête par la fenêtre de leur chambre pour essayer de voir d'où provenait toute cette agitation.

Une fois garé sur le parking de l'hôpital, je restai un long moment assis à regarder le logo au milieu du volant. Ce que je m'apprêtais à faire était si difficile. Bien plus difficile finalement que ce que j'avais fait un peu plus tôt dans la soirée. Jusque-là j'avais sauvé mes fesses. Là je devais faire souffrir Élodie, lui assener un coup au moment précis où elle avait besoin de toutes ses forces.

Allez, c'est la dernière étape. Tu dois le faire. C'est un mauvais moment à passer, pour elle comme pour toi. Après ça

vous construirez votre famille, vous irez de l'avant et tout ça sera derrière toi. Courage.

Je retournai au service maternité et demandai à parler à un obstétricien. La sage-femme à qui je m'adressai me demanda d'être plus précis.

— Les parents de ma femme viennent d'avoir un accident qui leur a coûté la vie.

La jeune femme blêmit. En professionnelle, elle se contrôla et réfléchit.

— Il faut lui dire qu'après l'accouchement, me conseilla-t-elle.

— Le problème c'est que j'étais parti les chercher. Elle ne va pas comprendre pourquoi je reviens sans sa mère.

— Bien. Attendez, n'allez pas la voir pour le moment. Je vais en parler avec mes collègues pour qu'on décide ce qu'on va faire.

— Faites vite car elle va s'inquiéter pour moi désormais.

— Je me dépêche.

Elle courut jusqu'au bout du couloir et entra dans le bureau réservé au personnel.

Je faisais les cent pas, pensant à Élodie qui se trouvait de l'autre côté de la porte. Je l'imaginai se ronger les ongles jusqu'au sang puis se crispier quand une contraction arrivait. Je ne pus retenir mes larmes en pensant à ce fait de haute trahison dont j'étais coupable.

C'est pour elle que tu fais tout ça, me dit la petite voix.

Quelques instants plus tard, la sage-femme revint avec deux collègues, l'une était médecin, l'autre sage-femme.

— Bonsoir, dit le médecin. Je suis le docteur Millet, Véronique m'a expliqué la situation. Vous pensez qu'on peut attendre l'accouchement pour lui annoncer ?

— Il faut que j'invente une excuse dans ce cas. Ça ne va pas être évident.

— Et puis, dit Véronique, je comprendrais que monsieur

n'ait pas envie de mentir à sa femme.

Toutes les trois m'interrogèrent du regard pour savoir si cela me posait problème. À vrai dire, je n'étais plus à un mensonge près mais je ne savais pas lequel inventer pour qu'Élodie comprenne que sa mère était retenue et qu'elle ne pourrait pas être là pour l'accouchement.

Me voyant troublé, elles s'imaginèrent que j'étais un honnête homme incapable de trahir sa femme.

— Bon, dit le docteur. Je vais lui donner de quoi encaisser la nouvelle et on partira pour une césarienne.

Bordel. Une césarienne. Élodie espérait pouvoir éviter cela. Elle voulait voir son bébé naître dans les règles de l'art, dans la douleur. Le voir naître. Se remémorer cet instant précis où il sortirait de son ventre pour voir la lumière du jour. Le premier cri. Sa peau contre sa peau. Je la comprenais. Mais je venais de la priver de ça.

Les trois femmes échangèrent quelques mots, le plan d'action probablement. Les deux sages-femmes se retirèrent et, avant de les suivre, le docteur s'adressa à moi.

— Je reviens, attendez-moi là. Je vais aller la voir en premier. Je viendrai vous chercher.

Elle disparut puis revint trente secondes plus tard muni d'un flacon. Elle entra dans la pièce où se trouvait Élodie.

— J'ai vu votre mari, il va arriver. Je lui ai demandé d'attendre.

— Ah ! Il est avec ma mère ?

— Je ne sais pas.

Je n'entendis pas le reste de la conversation puisqu'elle ferma la porte.

Elle resta un long moment à l'intérieur puis elle sortit et s'approcha de moi.

— Bon, vous allez pouvoir y aller. Vous verrez, elle va être un peu stone. Une fois que c'est fait, vous nous faites signe.

— Je ne lui parle pas de la césarienne ?

— Non. Je crois qu'elle n'en a pas besoin.

Je pris une grande inspiration. De l'inspiration, j'en avais besoin. Le docteur Millet frotta mon bras pour m'encourager.

C'est la dernière ligne droite. Après tu construis. Allez, vas-y.

— Coucou chéri, dis-je en poussant la porte. Ça va ?

— Ça va, dit-elle à moitié endormie. Tu as mis beaucoup de temps. Qu'est-ce que tu faisais. Moi je m'inquiétais. Tu es avec maman ?

— Non.

— Pourquoi ? Elle est où ?

Je m'assis sur le lit et pris sa main dans les miennes.

— Elle est chez elle.

— Pourquoi elle ne vient pas ?

— Écoute ma chérie... J'ai quelque chose d'important à te dire. De pas facile à dire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Allez. Courage. C'est le plus dur.

— Tes parents ont eu un accident.

— Un accident de voiture ?

— Non. Un accident... Domestique.

— Quoi ? Mais... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Voyant que le médicament faisait de plus en plus effet, j'essayais au maximum de retarder le moment de vérité.

— Et bien... Tes parents se sont électrocutés.

Elle sembla ne pas comprendre.

— Ils sont morts, tous les deux.

Elle poussa un cri sourd et posa sa main sur sa bouche dans un geste lent. Elle se mit à pleurer.

— Mon Dieu, ce n'est pas possible...

J'effleurai sa joue de ma main et plaçai ma tête auprès de la sienne.

— Je suis désolé ma chérie. Il faut que tu sois forte désormais. Tu vas bientôt être maman, il faut que tu penses à

cela. Il y a un bébé qui a besoin de toi.

Je la laissai se vider de ses larmes pendant dix minutes. Elle s'arrêta d'elle-même.

— Comment c'est arrivé ?

— Je ne sais pas trop. On pense que ta mère a chuté avec le sèche-cheveux dans la baignoire où ton père prenait son bain. C'est comme ça que je les ai trouvés. L'accident bête.

Elle digéra l'information.

— Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi maintenant ? Ils n'auront même pas eu le temps de voir leur petite-fille.

Une contraction la fit hurler. Était-ce de douleur ou de colère ? Je profitai de l'instant pour aller chercher le docteur Millet.

— Toutes mes condoléances madame. Je partage votre peine. Je vais vous aider à mettre votre enfant au monde. D'accord ?

Élodie éclata en sanglots.

— On l'emmène ! trancha l'obstétricienne.

Je restai de longues minutes, au moins une demi-heure à tourner dans le couloir.

Voilà tu l'as fait. Tu dois tout donner pour ta femme désormais. Elle a besoin de toi plus que jamais. Mais, surtout, tu as fait le ménage. Tu peux être fier de toi.

Certes, l'étape la plus dure était franchie. Mais maintenant remontaient mes premières inquiétudes. J'avais hâte de connaître les conclusions des policiers. Pouvaient-ils tomber sur un élément qui m'accuserait ? Je pensais avoir tout contrôlé mais je savais qu'ils pouvaient se montrer redoutables dans la traque de la preuve. Les documentaires sur la police scientifique ne manquaient pas à la télévision. Ils montraient toutes les techniques les plus perfectionnées utilisées par les experts pour démasquer les coupables. Souvent ils réussissaient. J'avais la

chance que s'ils trouvaient l'un de mes cheveux, ça ne me rendait pas coupable. D'ailleurs ils trouveraient forcément mes empreintes dans la maison, laissées sans m'en rendre compte lorsque j'étais invité par mes beaux-parents.

Véronique, la sage-femme, vint à ma rencontre. Elle sentit que j'étais nerveux et associa cela à l'opération en cours.

— Ne vous inquiétez pas, tout se passe très bien. Vous voudrez faire du peau à peau ?

— Quoi ?

— Pour une césarienne, on propose au père de prendre l'enfant contre lui, torse nu, pour qu'elle sente votre chaleur.

— D'accord.

Elle me tendit une charlotte.

— Tenez, mettez ça et suivez-moi.

Je m'exécutai aussitôt. Nous entrâmes dans une petite pièce et elle me fit signe de m'asseoir dans un fauteuil.

— Enlever votre t-shirt, s'il vous plaît.

Un cri de bébé nous stoppa net.

— Je crois que c'est votre fille qu'on entend, me dit-elle avec un large sourire.

Ma fille.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Véronique.

Ma fille. J'étais papa désormais. Je devais construire ma vie pour elle.

— Monsieur ?

— Oui ? Euh... Alix.

— Alix, c'est mignon. Je vous l'amène dans un instant.

Elle revint avec Alix dans les bras, recouverte d'une couverture.

— Calez-vous bien dans le fond du dossier. Voilà.

Elle la déposa sur mon torse, peau contre peau, puis elle ajusta la couverture sur nous deux.

— Voilà, serrez la bien fort contre vous, qu'elle ait bien chaud comme dans le ventre de sa maman.

— Comment va Élodie ?

— Elle va bien, rassurez-vous. Vous la verrez tout à l'heure. Je vous laisse entre père et fille.

Je profitai de cette pause dans le tourbillon de cette folle soirée pour admirer le bébé que j'avais dans mes bras, comprenant peu à peu que c'était le mien.

Je me sentais vide, comme si je n'étais rien devant ce petit être aux mains fripées. Je l'enviais. Combien de fois, dans un projet, dans une relation, dans une vie, on aurait aimé repartir de zéro. Alix avait la chance, comme nous tous en naissant, d'être à son point zéro. Elle avait tout à construire, rien à réparer.

En la serrant contre moi je ne pus m'empêcher de penser à la dernière étreinte, celle qui avait donné la mort à Françoise. Le geste m'était venu si naturellement, qu'a posteriori, cette face cachée de moi qui se révélait, m'effrayait. Alix méritait-elle un père comme moi ? Je ne valais pas mieux que ses grands-parents en fin de compte.

Arrête ! Ne pense pas à cela, tu vas lui transmettre des ondes négatives, me dit la petite voix.

Je fermai les yeux, j'imaginai ce lien entre ma fille et moi et je tentai de lui envoyer, par ce canal, tout mon amour.

9

Cinq jours plus tard, Élodie et Alix purent sortir de l'hôpital. Durant ces cinq journées, je passai beaucoup de temps auprès d'elles et je participai activement aux démarches administratives liées aux décès de mes beaux-parents. Pour le moment les événements se déroulaient sans encombre. Ça n'allait pas durer. Là, je suivais les directives de la police, des pompes funèbres et du notaire. Les corps étaient encore à la morgue. L'enterrement devait avoir lieu le lundi suivant.

Élodie restait silencieuse. Un silence inhabituel chez elle. Elle ne me faisait pas la gueule mais demeurait fermée, imperméable à mes attentions, à mes mots de soutien. Heureusement, Alix réussissait à la faire sourire. J'en conclus qu'elle n'en voulait pas à ce bébé, qu'elle était capable de rester forte pour elle. C'était une très bonne nouvelle. Le mal n'était pas incurable. Il y avait une piste de guérison. Cependant, certains soirs, le deuil se mélangeait au baby-blues, une autre forme de deuil et elle plongeait dans une tristesse profonde dont j'avais du mal à la faire remonter.

Les imprévus s'empilant les uns sur les autres, nous convînmes avec les amis qui devaient m'aider, de reporter le déménagement de deux semaines. C'est donc dans l'appartement que je ramenai mes deux femmes le jeudi matin.

Mon téléphone sonna en fin de matinée. L'inspecteur Vaillant souhaitait savoir s'il pouvait venir s'entretenir avec nous en début d'après-midi.

En raccrochant, je sentis que mon visage était cramoisi. Je

tentai de le camoufler en m'enfermant dans les toilettes. Ce qui semblait s'arranger était, en fait, en train de tourner. J'utilisai un des magazines qui traînaient à mes pieds comme d'un éventail pour me rafraîchir.

Je sortis de ma cachette et informai Élodie que la police viendrait nous voir après le déjeuner.

C'était elle qui leur ouvrit quand ils sonnèrent à l'interphone.

— Bonjour Messieurs, excusez-nous mais notre bébé dort dans la pièce juste à côté, si on peut éviter de faire trop de bruit.

— Bien sûr, je suis l'inspecteur Vaillant. Promis, nous allons rester discrets. Nous ne serons pas longs, d'ailleurs. Juste quelques questions.

L'inspecteur Vaillant, un homme d'à peine quarante ans, était grand et maigre. Il avait le crâne totalement dégarni. Ses joues étaient creuses et ses yeux bleus trop clairs lui donnaient un aspect malade. Il présenta son collègue et nous nous installâmes autour de la table du séjour.

— J'ai besoin de vous poser quelques questions au sujet de vos parents, commença l'inspecteur.

Son collègue sortit un carnet et fit jaillir la mine noire d'un bic quatre couleurs.

— Vous enquêtez sur leur décès, demandai-je ?

— Oui.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un homicide ?

— Non, je ne le pense pas. Mais nous nous devons de le vérifier. Beaucoup d'homicides volontaires sont déguisés en accident. Comprenez ?

Je hochai la tête.

— Mademoiselle, pardon de devoir aborder ces sujets sensibles mais...

— Je comprends, dit Élodie sans lever la tête.

— Où étiez-vous vendredi soir dernier ?

Il s'adressait à Élodie.

— Ici puis on est parti à l'hôpital.

— Vous vous souvenez à quelle heure ?

— Euh... Je ne sais pas... À quelle heure tu es rentré toi ?

Elle se tournait vers moi pour que je l'aide.

— Je dirais qu'on est parti vers 22 h 30, dis-je.

— OK. Et vous Monsieur, vous n'étiez pas ici en début de soirée.

— Non, j'étais dans notre maison. Je terminais les derniers travaux. On devait déménager samedi dernier. Mais nous avons déjà donné toutes ces informations à vos collègues lundi.

— Oui, mais je voulais refaire un point avec vous. Ça ne mange pas de pain. Comprenez ? Vous avez essayé de joindre votre mère à plusieurs reprises ce soir-là ?

— Oui, je voulais qu'elle m'accompagne pour l'accouchement. Je l'ai appelé car je sentais des contractions régulières.

— Votre premier appel a été passé à...

Il chercha dans son dossier.

— 21 h 44. Elle n'a pas répondu ?

— Non.

— On peut donc en conclure que l'accident avait déjà eu lieu à cette heure-ci. Comprenez ?

Au fil de la conversation nous avons compris que ses « comprenez ? » n'attendaient pas de réponse.

— À 21 h 44, vous aviez déjà des contractions ?

— Oui.

— Vous n'avez pas appelé votre compagnon ?

— Si, à peu près à la même heure.

— Je n'ai pas entendu mon téléphone, ajoutai-je. Elle a essayé de me joindre plusieurs fois.

— D'accord.

Il lut quelques feuilles du dossier, remuant la tête parfois comme si nos dires correspondaient à ce qui était écrit.

— OK. Euh... Mademoiselle, est-ce que vos parents avaient

des ennemis, des personnes susceptibles de leur vouloir du mal.

Élodie réfléchit.

— Pas à ma connaissance.

— Ils ont acheté leur maison récemment, pensez-vous qu'il y aurait pu y avoir des soucis lors de la transaction ?

— Je ne pense pas.

— Très bien. Euh...

Il se tourna vers moi.

— C'est vous qui avez découvert l'accident ? Comment êtes-vous entré chez Monsieur et Madame Launay ?

— La porte du garage était ouverte.

— Ce n'est pas étonnant, dit Élodie. C'est par là que mon père entre et sort toute la journée. Il ne la ferme que le soir avant d'aller se coucher.

— D'accord. Vous avez fait quoi ensuite ?

— Ben, dis-je, je les ai appelés et comme ils ne répondaient pas je les ai cherchés. En essayant d'allumer la lumière, je me suis rendu compte que les plombs avaient sauté. Je suis monté à l'étage et je les ai trouvés. J'ai aussitôt appelé les secours.

— D'accord. Vous étiez tout seul dans votre maison ?

— En début de soirée ?

— Oui, quand vous bricoliez.

— Oui, j'étais seul.

— À quelle heure êtes-vous arrivé dans votre maison.

— Je ne sais pas exactement. Je dirais vers 18 h 30.

— Vous étiez en voiture ? Quelqu'un vous a vu ?

— Euh... Qu'est-ce que vous insinuez inspecteur ?

— Rien du tout. Rien du tout. J'enquête, comprenez ?

— Oui. Euh... J'imagine que Dodogo a dû me voir arriver.

— Dodogo ?

— Dominique Gaudin, c'est le voisin. Il est souvent à sa fenêtre à regarder ce qui se passe.

— Dominique...

— Gaudin, G, A, U, D, I, N.

— T'as noté ? demanda Vaillant à son secrétaire.

— C'est tout bon ! confirma l'autre.

— Bien, dit Vaillant en se levant. Merci pour votre temps.

Nous vous laissons vous occuper de votre petite fille.

Ils nous saluèrent et je refermai la porte derrière eux en soufflant.

Voilà c'est passé me dit la petite voix.

Elle avait tort. J'étais simplement en sursis.

10

Le lendemain, je repris le travail. Je devais passer par la maison avant de rentrer auprès de ma femme et ma fille. En arrivant, mon sang ne fit qu'un tour : l'inspecteur Vaillant m'attendait appuyé sur sa voiture. À l'intérieur du véhicule, son collègue discutait par la radio.

Venaient-ils me chercher ? Non, pas comme ça. Ils auraient utilisé davantage de moyens et puis ils seraient venus à moi plutôt que d'attendre que je vienne à eux. Que voulait-il encore ? Je n'aimais pas sa tête mais en plus il avait toutes les qualités d'un fouille-merde, ce qui, dans la police, devait être un gros atout.

Je me garai et tandis que je descendais de voiture, j'aperçus l'AX rouge passée doucement. Que venait-elle encore faire ici ? Elle m'espionnait ? Était-ce elle qui fournissait discrètement des indices à la police ? Cherchait-elle à se venger et à me faire payer le crime commis par mes beaux-parents ? Pourquoi j'étais allé voir cette femme ? Les choses m'échappaient totalement. Comme un jongleur dépassé par le nombre de balles avec lesquelles il joue.

J'avançai vers l'inspecteur et lui tendis la main.

— Inspecteur ? Que me vaut votre visite ?

— C'est votre amie qui nous a dit que vous deviez passer par ici après le travail.

— Comme vous le voyez !

— On peut vous poser une ou deux autres questions pour l'enquête, comprenez ?

— Bien sûr, entrez !

Son collègue le rejoignit et ils me suivirent dans la maison vide.

— Sympa, dit-il pour détendre l'atmosphère. Sobre et moderne, j'aime bien !

— Merci. Désolé, je ne peux rien vous offrir.

— C'est l'ancienne maison de vos beaux-parents ?

— Oui.

— Le prix de vente était raisonnable ?

— Très raisonnable.

— Pas une somme que vous seriez incapable de rembourser ?

— Non. Nous avons contracté un prêt auprès de notre banque. Vous croyez que j'ai tué mes beaux-parents pour récupérer gratuitement la maison que nous venons d'acheter ?

— Non, je ne crois rien du tout, je m'interroge, comprenez ?

Peut-être me testait-il. Un coupable éviterait de faire des vagues, de se mettre à dos un inspecteur de police. Je décidai d'agir en innocent.

— Non, je ne comprends pas ! Plusieurs fois vous avez sous-entendu que je pouvais être impliqué, avec ma femme peut-être, dans le supposé meurtre de mes beaux-parents. Je ne sais pas ce qui vous fait dire que ce n'est pas un accident mais j'aimerais, au moins, que vous soyez précis dans vos questions inspecteur.

— Inutile de vous énerver Monsieur Prevost. Je vais être précis. Je ne peux malheureusement pas étaler tous les éléments dont je dispose dans cette enquête devant vous, comprenez ?

— Bien, sûr, bien sûr. Je vous demande pardon.

Un innocent s'excuserait de s'être emporté.

— Y a pas de mal. Vous voulez donc de la précision, je vous en demanderai également dans vos réponses.

— Mais je ne peux être plus clair. À quel moment je me suis montré évasif ?

— Aucun. Je parlais de ma prochaine question.

— Très bien, je vous écoute.

J'essayai de conserver une attitude décontractée.

Tu n'as rien à te reprocher. Tu n'as rien à te reprocher.

— Nous avons rencontré votre voisin, Monsieur Gaudin. Il nous a confirmé qu'il vous a vu arriver le vendredi soir.

Ouf. Il aura le droit à une bonne bière.

— Cependant, il nous a fait part d'un fait un peu curieux sur lequel j'aimerais que vous nous apportiez des éclaircissements, comprenez ?

— Dites-moi.

— Il est venu frapper à votre porte vers 21 h 45, pour vous offrir une bière, chose qu'il faisait régulièrement, si j'en crois ses dires.

Putain. Dodogo était venu. Merde, merde et remerde.

J'avais du mal à me concentrer à la fois sur ma posture et sur les réponses à donner.

— C'est vrai, il arrive qu'il vienne me voir, surtout par curiosité pour voir comment avancent les travaux. Je dois avouer que je ne l'ai pas entendu ce soir-là.

— À la question « est-il déjà arrivé qu'il ne vous ouvre pas ? », Monsieur Gaudin a répondu « non ».

Les choses se présentaient mal. Heureusement qu'Élodie n'était pas avec moi. C'était une humiliation. Elle aurait commencé à me soupçonner. Vaillant semblait habile pour faire naître le doute dans un esprit prêt à tout entendre.

L'inspecteur laissa l'information faire son chemin puis continua :

— Comment expliquez-vous que, précisément ce soir-là, vous ne lui avez pas ouvert ?

Vite, il fallait une réponse tout de suite. Réfléchis bordel !

Mais oui. Bien sûr !

— Comme je vous l'ai dit, je ne l'ai pas entendu.

— C'est un peu facile comme réponse. Étiez-vous chez vous à ce moment-là ? Monsieur Gaudin confirme que votre voiture

n'a pas bougé jusqu'à 22 h 15. Cela ne signifie pas que vous étiez chez vous. Un kilomètre cinq cent, ça se fait bien à pied ou à vélo. Il va falloir être plus convaincant Monsieur Prevost.

Putain, le con. Mais j'avais toujours ma réponse sous le coude.

— Je vois que vous insinuez encore des choses, inspecteur. Je ne sais pas si je serais convaincant mais je vais vous dire très exactement où j'étais. Suivez-moi.

J'attrapai mon poste radio au passage et emmenai l'inspecteur et son acolyte au sous-sol jusque dans *la pièce* que je refermai derrière nous. J'allumai le poste radio.

— J'avais la radio allumée mais pas très forte.

Je réglai le volume à un niveau raisonnable. Il ne fallait pas que j'exagère.

— Voilà, pas plus.

Puis m'adressant au collègue :

— Maintenant, Monsieur, pouvez-vous aller frapper à la porte, s'il vous plaît ?

Avant de s'exécuter, l'homme consulta Vaillant d'un regard et ce dernier approuva.

Nous restâmes tous les deux dans cette pièce, transformée en cage, avec le dernier titre de Maître Gim's en fond.

— Pourquoi toute cette isolation ? me demanda Vaillant.

Il toucha l'une des plaques de mousse. Pourvu qu'elle soit bien collée.

— Je veux en faire une salle de cinéma.

Il hocha la tête puis il ouvrit la porte et cria à son collègue.

— C'est bon ? Tu frappes ?

Aucune réponse. Dans mon dos je croisai les doigts, espérant qu'on n'entende pas les coups à la porte. Normalement non. J'avais payé suffisamment chère la mousse pour cela.

— Franck ? Tu frappes ?

— Attends, je suis en ligne, hurla l'autre. Je crois que vous pouvez remonter.

Nous le rejoignîmes et attendîmes qu'il termine sa conversation.

— Mmm... OK... Très bien, je te remercie, on arrive.

Il raccrocha.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda aussitôt Vaillant.

— Je crois qu'on peut laisser Monsieur Prevost tranquille, on a du nouveau au poste.

L'inspecteur l'interrogea du regard.

— Les empreintes correspondent, ajouta le collègue.

Vaillant se tourna vers moi.

— Désolé pour le dérangement et les questions Monsieur Prevost. L'enquête, comprenez ?

— Ça va, ça va, dis-je un peu décontenancé.

Ils me serrèrent la main.

— On vous tient au courant, dit Vaillant en montant dans sa voiture.

Et ils s'en allèrent. Je restai un long moment cloué sur le seuil de la porte. Je ne comprenais pas. J'avais la sensation qu'on m'avait retiré un poids sans savoir qui le portait à ma place, l'impression de m'être débarrassé de la patate chaude sans me préoccuper de celui qui en héritait.

Dans la maison voisine, Dodogo à sa fenêtre me fit un petit signe de la main. Avant, il aurait accouru pour savoir ce que voulaient les flics. Là, non. Il laissa retomber le rideau et disparut. Peut-être avait-il peur de moi. Trop de policiers chez moi. J'étais devenu infréquentable.

J'entrai dans la maison et retournai au sous-sol éteindre le poste radio que j'avais oublié un peu plus tôt. Il diffusait une chanson qui eut l'effet d'un déclic.

Take my breath away.

11

Les obsèques de Françoise et Alain Launay furent reportées de deux semaines. Il pleuvait ce jour-là, comme souvent les jours de funérailles.

Il n'y avait pas assez de place dans la petite église de Saint-Marc pour accueillir tous ceux qui étaient venus dire au revoir au couple. Beaucoup furent obligés de rester sur les marches et le parvis. Cachés sous leur parapluie, ils suivaient la cérémonie uniquement par le son.

Cette foule attestait la popularité du couple. À tous les anciens patients, aux amis et aux voisins s'ajoutaient les anonymes qui voulaient rendre hommage aux deux victimes d'un meurtre. En revanche, la famille était réduite à Élodie.

Je prétextai la nécessité de bercer Alix dans sa poussette pour rester dans le fond de l'église. Dominique Gaudin et sa femme restèrent auprès d'Élodie, sur le premier banc.

Je n'écoutais qu'à demi-mot ce que disait le prêtre. J'avais un peu de mal à l'entendre demander à Dieu d'accueillir auprès de lui cette femme et cet homme, si généreux, dévoués, souriants, ayant œuvré chaque jour à la bonne santé de leur prochain.

On trouvait tellement de qualité chez ceux qui nous quittaient.

Ne t'inquiète pas, me susurra la petite voix, Saint-Pierre ne sera pas dupe quand ils se présenteront aux portes du paradis.

Et moi ? Me laissera-t-il entrer ? Comment jugera-t-il mes actes ? On n'est pas moins coupable quand on assassine un

assassin. Pourra-t-il me pardonner ? Si oui, pourquoi ne le ferait-il pas aussi pour Alain et Françoise ? Qu'ils entrent par une porte ou par une autre, je les rejoindrai certainement.

Deux heures plus tard, on fit descendre les deux cercueils dans le caveau qui leur était réservé au cimetière de Saint-Marc. En les voyant disparaître sous terre, je ne pus contenir un ravissement qui me fit sourire, un rictus que j'effaçai aussitôt de mon visage pour ne pas offenser ceux qui se recueillaient, à commencer par Élodie.

Une longue procession se forma ensuite et chacun, après avoir jeté une rose dans la fosse, vint offrir son mot de réconfort à Élodie. On la plaignait et on lui rappelait qu'elle avait été une enfant désirée, presque inespérée, longtemps attendue par ses parents.

Je reculai un peu avec Alix et aperçus, près du portail du cimetière, l'inspecteur Vaillant. Il me salua et vint à ma rencontre.

— Je ne vais pas m'ajouter aux autres, je pense qu'il y en a assez, comprenez ? Vous transmettez toutes mes condoléances à votre femme.

— Je n'y manquerai pas.

— Bon, et bien, on se reverra peut-être dans quelques mois pour le procès.

— Peut-être.

— Bonne continuation, veillez bien sur vos deux femmes.

— Merci. C'est ce que je compte faire.

Il s'éloigna en me saluant une dernière fois. Je restai à l'écart et j'observai la longue file qui avançait vers ma femme.

Chaque accolade, chaque phrase gravait un peu plus dans l'esprit d'Élodie combien ses parents étaient formidables.

C'était ça l'important. Qu'elle le croit.

Sous le plastique qui la protégeait de la pluie, Alix ouvrit les yeux et me regarda.

— Et toi, dis-je, il est formidable ton père ?

12

C'était la première fois que je pénétrais dans l'enceinte d'une prison. La lourde porte se referma derrière moi dans un bruit assourdissant. J'imaginai ce qu'*elle* avait ressenti.

Je traversai la cour à la suite de mon guide. Le bitume, brûlant, renvoyait toute sa chaleur vers le haut et transformait cette cour en une fournaise. C'était un mois de septembre particulièrement chaud. Quelques prisonniers discutaient ou fumaient les uns à côté des autres, tous adossés au seul mur qui leur offrait de l'ombre. En haut, dans la guérite, un gardien collé à un ventilateur les surveillait.

On m'emmena jusqu'au parloir qui nous était réservé, un box avec une table et deux chaises.

C'était Annie qui avait demandé à me voir. Elle avait dû motiver cette entrevue, prétextant qu'elle avait besoin de demander pardon, sans quoi le juge n'aurait pas accepté. Hormis la famille il fallait montrer patte blanche pour rendre visite à un prévenu.

Je m'installai et Annie vint s'asseoir en face de moi quelques minutes plus tard. Ces derniers mois, éprouvants, l'avaient encore vieillie. Elle avait subi de nombreux interrogatoires et avait dû rester fidèle à la ligne qu'elle s'était fixée : c'était un crime passionnel. Comme on la prenait déjà pour une folle, on n'essaya pas de comprendre les vraies raisons du crime. Au contraire, on se rappela que trente ans plus tôt sa fille avait disparu et on tenta de lui faire dire qu'elle avait aussi assassiné sa propre fille. Elle ne céda pas.

Annie me sourit et d'un regard elle me fit comprendre que les murs avaient des oreilles. La prudence dans notre échange était requise.

— Bonjour Jérémie !

— Bonjour Madame Pelletier.

— Je suis contente que tu sois venue.

— Je vous écoute.

En vérité je voulais la remercier, lui dire toute ma gratitude, la serrer dans mes bras, lui demander pardon pour ce que ma famille lui avait fait. Mais c'était compromettre toute son entreprise.

Elle baissa la voix.

— Comment va Élodie ?

— Ça peut aller. Elle s'y fait petit à petit. Heureusement qu'Alix est là. Elle vous déteste tellement.

— Je la comprends. Et toi comment vas-tu ?

— Ça va. C'est dur parfois. J'ai l'impression d'être écartelé, tiré d'un côté par les événements passés et de l'autre par ma femme et ma fille qui ont besoin d'attentions.

— Je sais ce que tu ressens. Tu essayes de reconstruire ta famille mais tu te dis que les bases ne sont pas solides, que les racines se nourrissent d'une terre malsaine.

— C'est vrai.

— Mais sache qu'il n'y a pas de terre qui n'ait jamais été souillée de sang, pourtant il se construit des villes dessus. Contrairement à ce qu'on pourrait penser en nous voyant tous aigris, l'Homme est optimiste. Il pense que demain sera plus beau qu'hier. Il se tourne vers l'avenir.

Elle me désigna du doigt.

— Tu dois te tourner vers l'avenir. Tu comprends ?

J'acquiesçai d'un mouvement de tête.

— Tu dois te tourner vers l'avenir, répéta-t-elle. Alix est ton avenir, je suis ton hier. Oublie hier.

Je ne pus retenir une larme qui s'échappait de mon œil. Je

l'essayai d'un revers de main. J'hésitai à prendre la main d'Annie. Je ne savais pas si j'avais le droit et puis je risquais d'éveiller des soupçons. D'ailleurs un surveillant traînait près du box. Sans se cacher il tendait l'oreille.

— Je ne peux pas oublier ce que vous avez fait, dis-je. Je ne l'oublierai jamais.

— Pourras-tu me pardonner ?

La question ne méritait pas de réponse puisqu'elle n'avait rien à se faire pardonner.

— Et vous, dis-je, si on avait fait du mal à votre famille, pardonneriez-vous les coupables ?

— Non.

Elle venait de mettre un terme à la conversation. C'était comme ça avec Annie Pelletier. Jamais trop long.

Nous nous regardâmes en silence pendant une vingtaine de secondes. Un dialogue muet qui pourrait se traduire ainsi :

— N'oublie pas, tourne-toi vers l'avenir.

— Je vous le promets. Merci pour ce que vous avez fait pour nous.

— C'est la dernière fois que tu viens ici. Nous ne devons plus nous voir. Je te souhaite une belle vie avec ta femme, ta fille et plein d'autres enfants.

— Adieu Annie, prenez soin de vous.

Je me levai et demandai à partir.

13

En arrivant devant la maison, notre maison, je restai un moment immobile à l'examiner.

Allez, oublie ce qu'il y a là-dessous. Tu as tout pour être heureux. Suis les conseils d'Annie. Regarde l'avenir.

J'entrai et retrouvai Élodie assise sur la terrasse avec, à côté d'elle, dans son cosy, Alix à l'ombre d'un parasol.

— Ça va mes chéries, dis-je.

— Ça va ! répondit Élodie avant de m'embrasser. On a bien chaud ! Regarde-la, elle transpire.

J'embrassai ma fille sur le front. Elle me rendit un sourire.

C'est ça l'avenir, pensai-je.

— Dis donc, m'interpella Élodie, toi tu as ta salle ciné, je pourrais avoir ma piscine.

Je me relevai et jetai un coup d'œil au jardin, au gazon parfaitement taillé, tapis moelleux recouvrant la terre comme la tapisserie habille les murs.

— On verra ! On verra.

© *Édité par Nicolas Deschamps*
Édition numérique créée le 31 mai 2017.

Du même auteur

UN LONG VOYAGE (*nouvelle*), extrait de l'ouvrage collectif "Le temps d'un voyage..." publié par Librinova



Vous venez de lire cet ouvrage ?
N'hésitez pas à me laisser vos commentaires et avis sur le site.
Si vous l'avez apprécié, partagez-le avec vos amis !

Pour être informé des futures publications, inscrivez-vous à la newsletter ou suivez-
moi sur les réseaux sociaux.
Toutes les infos sur nicolasdeschamps.fr

Table des matières

Titre	4
Avant-propos	5
1	6
2	7
3	14
4	23
5	31
6	39
7	46
8	51
9	62
10	67
11	72
12	75
13	78
Du même auteur	80